

ROMAIN ROLLAND

INTERROGE NOTRE TEMPS

Musée Lapidaire, Vézelay.



Musée d'art et d'histoire, Clamecy.

Domini Colland

INTERROGE NOTRE TEMPS

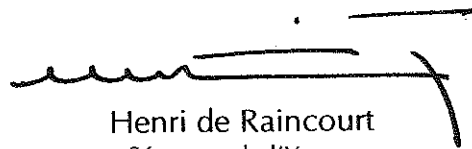
Exposition réalisée avec le concours scientifique
de la Bibliothèque Nationale de France
et de la Chancellerie des Universités de Paris

Dans l'incessant dialogue que nous
faisions avec nous-mêmes et avec le
monde où nous vivons, il est des maîtres
que nous oublions trop souvent d'interroger.

Tel est le cas de Romain Rolland qui fit
une pique littéraire majeure de la première
moitié du siècle. Il exerça une profonde
influence sur nombre d'intellectuels.

L'expérience que le Conseil Général de l'Yonne
se devait de lui consacrer se donne
modestement pour objet de montrer que
les questions que Romain Rolland posa
à son époque sont encore d'actualité.

Je souhaite que ce catalogue, qui en
courtive la trace, contribue à la redécouverte
de son œuvre et de sa pensée.



Henri de Raincourt
Sénateur de l'Yonne
Président du Conseil Général

*Le Département de la Nièvre où il vécut ses années de jeunesse
et le Département de l'Yonne
où il passa les dernières années de son existence
ont uni leurs efforts pour célébrer
le cinquantième anniversaire de la mort de Romain Rolland.
Dans le cadre des manifestations prévues,
le Conseil Général de l'Yonne
consacre à l'écrivain une exposition en deux parties,
présentées simultanément
à Clamecy et à Vézelay.*

Cette exposition a été réalisée
par **Yves Jeanneret**,
Professeur à l'École Nationale
Supérieure des Télécommunications,
Christine Franconnet
et **Marie-Laure Prévost**,
conservateurs en chef
à la Bibliothèque Nationale de France.

La scénographie, le graphisme et le mobilier
ont été conçus par
Florence Doléac, Walter Rumsey,
Roël Stassart et Gilles Stassart.
La coordination de l'événement
a été assurée par
la Direction des Affaires Culturelles de l'Yonne
et la Conservation Départementale des Musées.

Le Conseil Régional de Bourgogne et
la Chancellerie des Universités de Paris
ont apporté leur soutien financier.

Avons nous oublié Romain Rolland ?

En avril 1933, Romain Rolland écrit de sa villa de Villeneuve-sur-Léman, coeur de l'Europe intellectuelle, au Consul d'Allemagne à Genève. L'écrivain français, Prix Nobel de littérature, figure emblématique de l'esprit libre, interlocuteur des plus grands penseurs de son temps, s'est vu proposer la médaille Goethe.

Malgré son admiration sans limite pour la culture allemande, Romain Rolland refuse : "l'écrasement des libertés, la persécution des partis opposés au gouvernement, la proscription infamante des juifs, soulèvent la révolte du monde et la mienne. Une telle politique est un crime contre l'humanité". Et il poursuit l'écriture attentive et affectueuse de son *Beethoven* et sa correspondance avec ses amis d'outre-Rhin.

Crime contre l'humanité. L'homme qui a écrit cela pèse le poids, très lourd, d'un symbole. Toute une génération a vécu en attendant les livraisons de son *Jean-Christophe* aux *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy. Roger Martin du Gard, Stefan Zweig, Alain, Mahatma Gandhi, Sigmund Freud lui doivent une part de leur lumière. Si l'idée européenne a survécu dans un siècle tragique, elle le doit pour beaucoup au "Morvandiau frêle et têtue". Elle doit à

l'idéal comme à la lucidité de celui qui écrivait en 1919 : "Triste paix. Entracte dérisoire entre deux massacres de peuples".

Mais voici le drame. La noblesse de l'esprit n'est pas à elle seule une garantie de lucidité et le monde se charge d'opposer aux idéalistes les détours de sa complexité. L'intellectuel antifasciste est aussi celui que les staliniens présenteront comme le grand humaniste converti au monde nouveau. L'écrivain de **la Révolte** est aussi celui qui demandera à Panaït Istrati de se taire et s'imposera à lui même silence, en vertu de la défense d'une révolution.

La silhouette emblématique de l'intellectuel portera paradoxalement l'ombre sur la richesse complexe de l'œuvre écrite. Et c'est comme si la tragédie de l'histoire avait le dernier mot, en faisant taire celui qui voulait la conjurer.

Aujourd'hui, la France oublie celui vers qui elle s'est tournée pendant un demi-siècle pour espérer vivre debout. Silence sur Romain Rolland. Cette exposition a voulu faire revivre un peu la richesse d'un homme, de son oeuvre, de son écriture : non pas l'unique Romain Rolland, mais la pluralité fascinante de ses figures et de son art.

Notre monde très pragmatique croit éviter les erreurs de Romain Rolland en économisant ses passions. Peut-être le pourra t-il. Il ne le pourra pas en gommant seulement les questions qu'il nous a posées. Des questions dont la présence est rayonnante dès lors que notre regard ose soutenir leur éclat.

Yves Jeanneret

Le théâtre du peuple.

L'idée de théâtre populaire n'est pas

une invention récente. Le théâtre du peuple, né à l'aube du siècle, visait à créer "un art nouveau pour un monde nouveau".

Romain Rolland entreprend un grand cycle de drames, le *Théâtre de la Révolution*, voué à ranimer la flamme de l'héroïsme révolutionnaire. Les personnages de son *Quatorze Juillet*, joué en 1902 par Gémier, appellent à prendre les nouvelles Bastilles.

Bientôt, la cause paraît perdue à Romain Rolland : le public parisien a ses habitudes mondaines, le peuple baigne dans l'idéologie bourgeoise, les conditions matérielles de la représentation divisent les classes. *Jean-Christophe* sera une version plus réaliste de ce projet de large diffusion littéraire.

L'aventure du premier *Théâtre de la Révolution.*

Au tournant du siècle, la *Revue d'art dramatique*, dont Romain Rolland est l'un des piliers, milite pour le succès du théâtre du peuple. Elle rend compte des représentations, crée un concours architectural pour la conception d'un théâtre adapté à des représentations populaires, cherche à organiser une représentation du *Quatorze Juillet* sur la place de l'Hôtel de Ville.

Le mouvement du théâtre du peuple s'inscrit dans la crise de l'intelligentsia des années 1900. Une jeune avant-garde, désireuse d'échapper à l'institution littéraire, conteste les formes sclérosées de littérature ; les mouvements révolutionnaires et syndicalistes fleurissent ; on invente la mise en scène dynamique ; l'intellectuel, nouveau venu du paysage politique, revendique une mission à caractère moral et social. Romain Rolland est acteur militant de ce moment intellectuel, auquel il doit sa première notoriété. Le théâtre du peuple, dont il rédige le manifeste, est à ses yeux une machine de guerre contre une société caduque.

La critique est peu sensible à la recherche théâtrale du *Théâtre de la Révolution*. Si plusieurs grands chroniqueurs remarquent Romain Rolland et soulignent les effets de foule mis en scène par Gémier, très rares sont ceux qui comprennent le projet social auquel vise

ce théâtre. Le plus souvent, les pièces de Romain Rolland sont jugées à l'aune du théâtre classique ou boulevardier — modèles présentés comme caduques dans *Le Théâtre du Peuple*.

Mais cette première expérience de la notoriété permet à Romain Rolland d'accéder à la représentation et à la publication. Elle le conduit à rencontrer Péguy, son cadet à l'École Normale Supérieure, qui publiera ses pièces et militera pour le succès du théâtre du peuple. Les deux auteurs, dont la destinée divergera à l'approche de la guerre, partagent une critique sans nuance de la société contemporaine aussi bien qu'une conception morale (et non étroitement politique) de la révolution. Péguy éditera, après les pièces du *Théâtre de la Révolution* et *Le Théâtre du Peuple*, les biographies de Romain Rolland et le cycle de *Jean-Christophe*. Romain Rolland ne s'est jamais caché la difficulté de l'entreprise :

"Il y a deux peuples à Paris" écrivait-il dans *Le Théâtre du Peuple* : "celui qui, sorti de la misère, est aussitôt attiré, absorbé par la bourgeoisie ; et celui qui, vaincu, abandonné par ses frères plus heureux, gît au fond de la misère. Le premier ne veut plus d'un théâtre populaire ; le second ne peut y venir — harassé de travail et recru de fatigue. La politique bourgeoise est d'annihiler l'un de ces peuples et de s'assimiler l'autre. Notre politique à nous, notre idéal à la

“ La fin de l'art n'est pas le rêve, mais la vie. L'action doit de l'action. ”

fois artistique et social, c'est de ressouder l'un à l'autre ces deux tronçons du peuple et de rendre au peuple entier sa conscience de classe".

Mais dès 1902, dans une lettre à son amie Malwida von Meysenbug, il constatait : "J'ai eu l'impression, en rentrant à Paris, et rouvrant ses journaux et ses revues, d'une société qui vit absolument renfermée dans son petit monde de pensées et de plaisir, tournant toujours dans le même cercle [...]. Il n'y a rien à faire pour moi avec ces gens. Ils sont faits pour Rostand, et Rostand pour eux. Il faut que j'aie la patience et la philosophie de m'enfermer en moi-même et en quelques amis, et de bâtir tranquillement mon œuvre, pendant 3, 5, 10 ans, s'il le faut. Ainsi, je pourrai construire un édifice durable. Mais pour le succès présent, il faut y renoncer".

Romain Rolland ne désavouera jamais l'ambition de cette première entreprise ; mais lorsqu'il reprendra, à plusieurs reprises, le *Théâtre de la Révolution*, il ne lui attribuera plus des vertus aussi radicales.

MAURICE POTTECHER (1867 - 1960)

7 Fils d'industriel, né à Bussang, dans les Vosges, Maurice Pottecher vient à Paris pour y parfaire ses études. Il y rencontre

surgir du spectacle

R.R. 1901

Alphonse Daudet, André Suarès, Romain Rolland et Lugné-Poe. Chroniqueur à *l'Echo de Paris*, fondateur d'une revue éphémère, *l'Idée libre*, il se passionne pour le théâtre et se marie en 1894 avec une actrice, Camille de Saint-Maurice, connue sous le nom de Camm.

Pottecher veut revenir au peuple, loin des salons parisiens et, le 1er septembre 1895, il inaugure le Théâtre du Peuple de Bussang en faisant jouer une pièce qu'il avait lui-même écrite: *le Diable marchand de goutte*. "Par l'art, pour le peuple", telle est la devise du théâtre. Le répertoire se compose de contes et légendes populaires, de classiques adaptés par Pottecher et de nombreuses pièces dont il est l'auteur: il en écrit ainsi une trentaine de 1895 à 1955.

Outre ce répertoire théâtral et un texte théorique, *le Théâtre du Peuple*, il publie des recueils de poèmes et une amusante mystification littéraire intitulée *la Couronne de Xanthippe*, attribuée à Socrate.

Lors de la Grande Guerre, son fils Jean meurt sur le front et le théâtre est dévasté. Reconstitué, il est

ECRIRE POUR TOUS ?

bombardé à deux reprises pendant la Seconde Guerre mondiale mais l'aventure du Théâtre du Peuple reprend en 1946 et se poursuit de nos jours.

Maurice Pottecher, ami chaleureux de Romain Rolland, lui survivra longtemps puisqu'il meurt dans la région parisienne en 1960, à près de quatre-vingt-treize ans.



R.R. 1925

Théâtre populaire, diffusion populaire.

Les militants du théâtre du peuple voulaient au début du siècle représenter

Le Quatorze Juillet sur la place de l'Hôtel de Ville comme une "cérémonie républicaine".

Ce projet abandonné est repris, dans un tout autre esprit, trente ans plus tard.

Le Quatorze Juillet est joué en 1936 à l'Alhambra à l'initiative du Front Populaire triomphant. L'œuvre connaît bien une consécration populaire, mais il s'agit tout autant de promouvoir une figure symbolique de l'écrivain de gauche que de créer une esthétique nouvelle. Dans le même temps, les pédagogues admirateurs de Romain Rolland initient la carrière de *Jean-Christophe* à l'école de la République.

Le Quatorze Juillet et le Front Populaire (1936)

La représentation du *Quatorze Juillet* à l'Alhambra, par les artistes de *la Maison de la Culture*, concluant une journée de manifestations, voulait être une grande initiative de théâtre populaire. Ce spectacle associait des noms prestigieux liés au Front Populaire : le rideau de scène était de Picasso, la musique de Darius Milhaud, d'Arthur Honegger, de Jacques Ibert, de Charles Koechlin. Marie Bell interprétait le rôle de Contat.

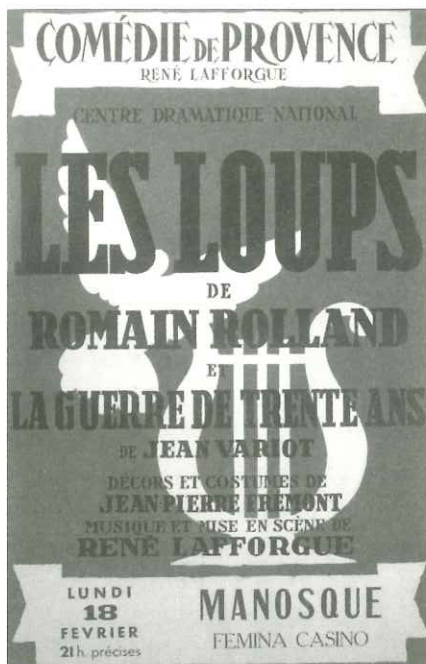
Cette représentation témoigne, comme l'ensemble des manifestations organisées à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'écrivain, du caractère encore très œcuménique du Front Populaire.

La promotion populaire de la littérature n'est pas sans parenté avec la création, l'année suivante, du Palais de la Découverte, entreprise de popularisation de la recherche scientifique. La gauche est alors très soucieuse de s'associer le soutien public de grands intellectuels : Romain Rolland est de ceux-là, comme Jean

Perrin ou Paul Langevin, en ce qui concerne les sciences.

Les échos que donne la presse de la représentation sont, bien sûr, divergents. Selon François Lassagne de *Vendredi*, c'est du vrai théâtre populaire, la foule "qui se pressait à l'Alhambra revenait de la Bastille" (où avait eu lieu la manifestation populaire), elle ne se pressait pas en quête d'un divertissement, mais "à la recherche d'une émotion grave et belle, pour se voir elle-même [...]". Cette foule venait là pour prendre





Nouvelle Revue Française
 “ l’or et le velours ” qui
 ornaient cette fête, en
 affirmant : “ ce n’était pas le
 peuple (celui qui défilait
 derrière les banderoles) ” ;
 Pierre Lièvre ironise dans le
Mercure de France sur les
 cravates et les robes rouges
 raffinées qui se multipliaient,
 en constatant que tout le
 snobisme du Front commun
 était là.

ECRIRE
 POUR
 TOUS ?

Roger Martin du Gard regrette, à la
 même époque que Romain Rolland soit
 “promené sur le pavois révolutionnaire”.

la Bastille”. A l’heure du bilan, un auteur
 du même hebdomadaire classe au
 nombre des réussites du “théâtre de
 masses” la mise en scène de l’Alhambra.

Les critiques des revues qui régissent le
 nouveau monde littéraire, hostiles à une
 telle compromission, jugent ironiquement
 l’initiative. Maurice Savin admire dans la



*“ La pensée que l’on exprime publiquement devient le
 sang de dizaines, puis de centaines, de milliers d’autres ;
 et elle nous revient grossie de leurs affluents. ”*

R.R. 1929

Conscience de l'Europe.

La publication
d'*Au-dessus de la mêlée*

en septembre 1914 rompt
brutalement l'unanimité
patriotique de l'Union Sacrée.
Romain Rolland choisit de sacrifier
son confort et utilise sa célébrité
pour défendre la cause
de la tolérance internationale,
trahie par les intellectuels,
les socialistes et les églises.
Cette attitude lui vaut une grêle
d'injures et lui attire la haine
durable d'une bonne part de
l'*establishment* littéraire.
Pendant toute la guerre,
tout en saluant l'héroïsme des
combattants, il dénonce l'absurdité
d'un conflit barbare et crée
inlassablement des liens pour
défendre, à l'avenir, l'amitié
entre les peuples.



Romain Rolland et la guerre.

Lorsque la guerre éclate, Romain Rolland est en Suisse. Agé de 48 ans, il n'est pas mobilisable. La déclaration de guerre le stupéfie. Le silence des autres — les politiques, les universitaires — le conduit à quitter sa réserve d'écrivain. **“Dans la nuit, tâtonnant, j’attendais, j’attendais que leur voix s’élevât, qu’elle me dît : — par ici ! Rien ne vint, que le bruit des armées, et le chant dérisoire de quelques héros de chambre : Allez, enfants de la patrie ! Tous avaient abdicé, et Jaurès était tué.”**

Ami de longue date de la culture allemande, scandalisé par l'agression allemande et les actes barbares des conquérants, il adresse au dramaturge Gerhart Hauptmann une lettre ouverte : **“Êtes-vous, demande-t-il, les petits-fils de Goethe ou ceux d'Attila ?”**.

Bien vite, l'écrivain constate la bêtise hargneuse du chauvinisme français. Il comprend que la guerre oppose deux impérialismes qui exploitent la mystique d'une jeunesse au bénéfice d'intérêts sordides. Ses multiples articles, publiés par **le Journal de Genève**, grâce à son ami Paul Seippel, puis par **Demain**, revue de Henri Guilbeaux, correspondant de Lénine, lorsque les journaux modérés suisses ne veulent plus se compromettre avec un **“défaitiste”**, lui valent, comme il se doit, les attaques symétriques des nationalistes allemands et français.

Le Journal des années de guerre

témoigne de l'interrogation permanente de Romain Rolland et de son activité inlassable.

L'analyse critique que fait Romain Rolland de l'Europe le conduit à récuser radicalement un système fondé sur l'impérialisme international, la corruption et l'intérêt financier. C'est dans cet esprit qu'il salue comme un espoir de renouveau la révolution russe.

Les ciseaux d'Anastasia (la censure) n'épargnent pas le **défaitiste**, le **bolchéviste**, le **bochiste** Rolland. Les dénonciations et les appels au meurtre ne manquent pas, venant parfois d'intellectuels éminents. Mais la diffusion des articles s'effectue en France sous le manteau, grâce au réseau des socialistes pacifistes.

Qu'un écrivain célèbre s'engage contre la raison d'Etat en de telles circonstances est un scandale. Distingué deux ans plus tôt par l'Académie Française, Rolland est regardé comme un traître par la communauté littéraire établie. Loin de discuter ses thèses, les critiques et les écrivains qui le combattent lui déniaient la qualité d'écrivain et découvrent tout à coup le caractère irrémédiablement germanique de sa littérature.

Louis Gillet, disciple de Romain Rolland à l'Ecole Normale Supérieure, refuse la publication de l'étude qu'il avait rédigée sur l'œuvre de l'écrivain. Il s'ensuit une rupture douloureuse, qui durera jusqu'à

l'approche de la mort des deux écrivains. Mais l'acte courageux de l'auteur de

**L'INTELLECTUEL:
AU-DESSUS DE LA
HAÏNE OU DANS
LA MÊLÉE ?**

Jean-Christophe en fait durablement, pour la gauche humaniste, le symbole de l'honnêteté intellectuelle sans compromission. **“Conscience de l'Europe”**, Romain Rolland rejoint les grandes figures du Voltaire de l'affaire Calas, du Hugo des **Châtiments** et du Zola de **J'accuse**.

Sottisier de la République des Lettres

“ Nous nous trouvons en présence d’une manœuvre allemande s’étendant par l’intermédiaire de Romain Rolland dans l’Europe entière. ”

Aulard, *l'Information*,
6 mars 1915.

“ Comme une tumeur maligne qui va profond en nous, l’Internationalisme pacifiste a des ramifications tenaces. Mais tout de même, à l’heure présente, le premier coup de bistouri est donné...”

Paul Flat, Romain Rolland et sa bande, *Revue bleue*,
mars 1916.

“ Romain Rolland. Tout a été dit sur cet excellent écrivain dont la psychologie, la sensibilité et la perfection de la forme semblent s’être développées au détriment de la justesse du sens moral, puisqu’il n’a pu faire la différence entre le bourreau et la victime, et qu’il a cru pouvoir ne servir que l’art en desservant la France. ”

Rapport du commissaire Faralicq devant le 3ème conseil de guerre
(procès de Guilbeaux et Hartmann, 1919).

“Evidemment, ce qui me choque dans le cas de Romain Rolland, c’est qu’il n’a rien à perdre du fait de la guerre : son livre ne paraît jamais meilleur que traduit. Je vais plus loin : il ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue française n’existe plus, ni l’art français, ni le goût français, ni aucun des dons qu’il nie et qui lui sont déniés. ”

André Gide, journal de 1917,
publié en 1919 dans *la Nouvelle Revue Française*.

“ Espérons que M. Rolland profitera des événements récents pour se faire naturaliser compatriote de *Jean-Christophe*. La langue même qu’il écrit n’y sera pas un obstacle, bien au contraire. Avec quelques désinences franchement germaniques, elle reprendrait vite sa véritable forme et tout le monde serait content. ”

Rémy de Gourmont, *La France*,
30 novembre 1914.

“ Il est scandaleux et dangereux que M. Romain Rolland soit pris pour un écrivain. ”

Gonzague Truc, *Grande Revue*,
décembre 1915.



HENRI GUILBEAUX (1884-1938)

Henri Guilbeaux appartient, dans le Paris de l'avant-guerre, à la mouvance anarchiste. Collaborant à *L'Assiette au Beurre*, lié avec Bonnot, il écrit dans *Gil Blas*, *Les Hommes du Jour*, *La Bataille syndicaliste*, *La Guerre sociale*, *L'Effort libre*, *Le Libertaire*. Il est en 1916 à Genève, où il dirige la Revue *Demain* : il publie les articles de Romain Rolland, lorsque le *Journal de Genève* les trouve trop compromettants. Correspondant de Lénine, Guilbeaux organise le voyage du leader bolchevik à Pétrograd en avril 1917. Le procureur de Genève demande son expulsion en octobre 1917 : Romain Rolland fait alors une série de démarches pour le protéger, tout en regrettant qu'il manque de pondération. Une instruction est ouverte contre Guilbeaux en France en février 1918 pour "défaitisme et germanophilie". Emprisonné plusieurs fois en Suisse, qu'il quitte en février 1919, il est condamné à mort (contumace) par le troisième conseil de guerre en mars 1919. Il assiste à la fondation de l'Internationale Communiste en mars 1919 à Moscou, où il est le seul délégué français, puis appartient à la commission sur la presse et le parti français du II^{ème} congrès de l'Internationale Communiste (juillet 1920). Guilbeaux entretient entre les deux guerres avec Romain Rolland une correspondance au cours de laquelle il l'informe de l'évolution de la situation en URSS. Passé dans l'opposition au stalinisme, il avertit Rolland des excès du

régime et tente de le pousser à protester publiquement contre la répression. C'est alors la rupture : Guilbeaux publie en 1936 *La Fin des soviets*, livre dans lequel il dénonce le "mariage d'Etat" entre Romain Rolland et le Kremlin, mettant en cause Marie Koudachev, que Romain Rolland a épousée en 1934.

**L'INTELLECTUEL:
AU-DESSUS DE LA
HAÏNE OU DANS
LA MÊLÉE ?**



**“ Tous avaient abdiqué, et Jaurès
était tué. ”**

R.R. 1925

Engagement, engagements.

La protestation

élevée par Romain

Rolland pendant la première guerre est le prélude d'une carrière d'écrivain engagé, qui exprime toute la complexité du statut d'intellectuel dans un demi-siècle tragique. Regardant en face les vices d'une société à ses yeux condamnée mais sensible à l'omniprésence de la violence dans l'histoire, l'écrivain a tenté de concilier l'efficacité dans l'action et l'indépendance de l'esprit. En perpétuelle remise en cause, il a adopté plusieurs postures et expérimenté leurs limites, avant de se retirer du cercle de l'action: promoteur d'un mouvement pour l'indépendance de l'esprit, acteur d'un soutien critique à la révolution russe, découvreur de la non-violence gandhiste, organisateur du front antifasciste, compagnon de route du parti communiste. L'histoire de Romain Rolland est l'histoire radicale du siècle, de ses espoirs, de ses errances et de ses noblesses.

Un contre tous,
compagnon de route.

Normalien, lié au socialisme moral, le jeune Romain Rolland exprimait d'emblée le paradoxe dans lequel son action politique allait se débattre. Préparant *les Vaincus*, pièce restée inachevée, il écrivait en 1897 :

“Montrer le malheur de ceux qui vivent, à une heure de crise sociale, partagés entre deux époques qui se heurtent, et écrasés entre les deux partis. Trop intelligents et sensibles pour ne pas souffrir des injustices des deux camps opposés et pour pouvoir y remédier par d'autres injustices. La vie est trop pesante pour des âmes de cette sorte : elles sont sacrifiées, d'avance. Autour d'elles, la mêlée. D'une part, l'égoïsme des privilégiés, qui défendent durement leurs droits oppressifs. De l'autre, les classes nouvelles qui savent ce qu'elles veulent, et le veulent par tous les moyens, sans qu'aucun scrupule les retienne”.

Le “périple” de Romain Rolland est une série d'efforts pour dépasser ce paradoxe. A la sortie de la guerre, Romain Rolland a créé un réseau de tolérance mutuelle européen. Il rédige la Déclaration d'Indépendance de l'Esprit, qui recueillera la signature de nombreux intellectuels. Son roman *Clérambault*,

sous-titré : “histoire d'une conscience libre pendant la guerre”, exprime cette philosophie sociale. Un contre tous, l'intellectuel a le devoir de défendre la vérité et l'exigence morale contre toute raison d'Etat. Aussi le soutien à la Révolution russe ne peut-il aller jusqu'à l'adhésion à un groupe partisan.

Convaincu de la nécessité de transformer la société, Romain Rolland explore et concilie les voies, qu'il juge parallèles, de Lénine et de Gandhi. Au milieu des années vingt, l'un des premiers en Europe, Romain Rolland se donne la peine de comprendre en profondeur la philosophie et la politique gandhistes. Séduit par l'idée non-violente, il est toutefois choqué par l'aspect puritain et rétrograde du projet social du Mahatma. L'idée d'une non-acceptation irrigue alors toute sa pensée politique. Il écrit par exemple :

“l'esprit vraiment révolutionnaire est incessamment en guerre avec tous les préjugés qu'incessamment reconstruit la société humaine, sur les ruines de ceux qu'elle a détruits” : préjugés de la révolution prolétarienne comme préjugés de la démocratie bourgeoise.

Romain Rolland est particulièrement vigilant et lucide sur la montée du fascisme, puis celle du nazisme. Après avoir dénoncé parmi les tout premiers le principe fasciste, les attentats mussoliniens et la nature raciste du nazisme, il est, aux côtés d'Henri

Barbusse, le créateur de l'antifascisme, au début des années trente. Il préside avec Barbusse et Einstein le Comité international contre le fascisme. Il appelle au congrès d'Amsterdam qui, rassemblant des hommes de partis divers, mènera au Front Populaire.

D'abord très soucieux de défendre ces mouvements contre tout contrôle exclusif des communistes, Romain Rolland apparaît de plus en plus, au fil des années trente, comme un **“compagnon de route”**. Son voyage en URSS en 1935 est relayé par la presse communiste comme un soutien inconditionnel ; l'écrivain

revient de façon critique sur le thème de l'indépendance de l'esprit et présente l'individualisme comme un stade dépassé de sa pensée. Surtout, son souci de défendre une révolution dans laquelle il place l'espoir d'un monde nouveau le conduit à taire ses interrogations et à conseiller à ses amis de le taire. S'il intercède pour des personnes, s'il cherche à convaincre Staline, il refuse toute critique publique vis-à-vis du régime.

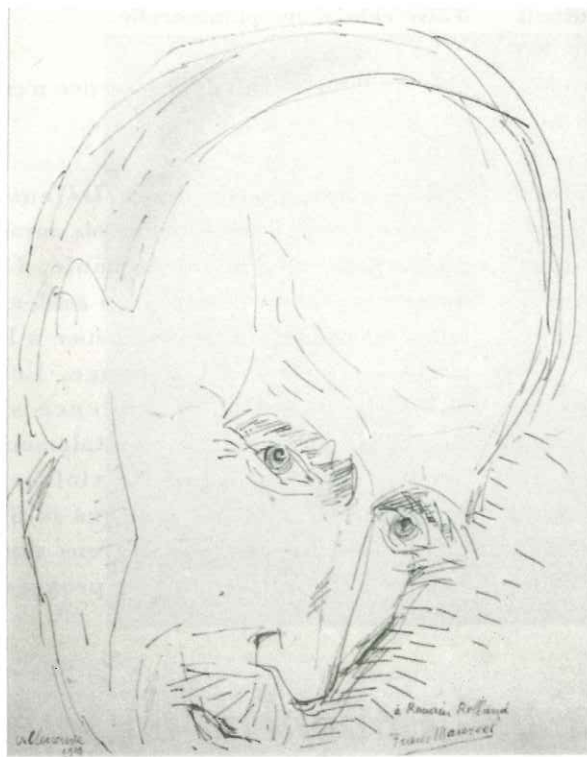
A la fin des années trente, certains détails observés à Moscou, les circonstances de la mort de Gorki et les récits de ses amis avaient suscité des remarques critiques, soigneusement tuées par souci de ne pas fournir des armes aux ennemis de la Révolution. La signature du pacte de non-agression germano-soviétique (**“magistrale scélératesse”**) révolte Romain Rolland. Sans jamais renier aucune des étapes de son engagement, Romain Rolland écrit, dans la dernière partie de son *Voyage Intérieur* : **“je suis sorti du cercle de l'action”**. Mais, s'il **“passe sa hotte aux jeunes gens”**, il proclame : **“j'ai foi en l'avenir**

de mon pays et du monde”.

Les pièces du *Théâtre de la Révolution*,

L'INTELLECTUEL: AU-DESSUS DE LA HAÏNE OU DANS LA MÊLÉE ?

écrites en plusieurs périodes, des années 1900 à 1939, proposent de nombreux débats sur les contradictions de l'action politique, qui annoncent largement *Les Mains sales*.



**Une controverse publique:
Romain Rolland
Henri Barbusse
1921 - 1922**

De la Déclaration d'Indépendance de l'Esprit rédigée par Romain Rolland, aux congrès antifascistes dirigés par Henri Barbusse, les deux écrivains ont participé ensemble à bien des initiatives politiques. Mais lorsque Barbusse crée *Clarté*, avec des intellectuels communistes, Romain Rolland, dont la sympathie est affirmée pour la révolution russe, refuse de donner son nom pour un mouvement qu'il juge trop étroitement politique. Le dialogue qui suit est inspiré d'une série d'articles parus dans *Clarté* et *l'Art libre*.

Henri Barbusse - Nul de nous ne prétend porter atteinte en quoi que ce soit à la valeur morale et au génie littéraire de Romain Rolland, ni même atténuer en rien la portée capitale du cri qu'il a jeté contre la guerre, au moment où il s'est élevé seul au-dessus de la sauvagerie humaine et où seul il fut si superbement infaillible.

Romain Rolland - Tous deux, nous regardons vers les lumières qui se

lèvent, et nous cherchons à briser les liens mortels du passé, qui entravent la marche de l'homme. Mais je ne veux pas y substituer de durs liens nouveaux.

H.B. - Le dédain des rollandistes pour la politique semble emprunté sans examen au dénigrement systématique du catéchisme bourgeois. Cette tendance d'esprit est faite surtout de détachement et réadapte au modernisme la formule légendaire de la Tour d'ivoire.

R.R. - Qui a lu un seul de mes livres dira si le ton est celui d'un homme "détaché", — ou, au contraire, déchiré par les souffrances du monde et luttant pour les diminuer ou les pacifier. Se tenir à l'écart ne veut pas dire : demeurer inactif. Nous cherchons, pour ceux qui viendront après nous, à sauver et à concentrer les forces de raison, d'amour, de foi, qui les aident à surnager dans la tempête, quand, après avoir accompli son œuvre un jour, sombrera — (pardonnez-moi de le prévoir !) — votre *credo* communiste, compromis par les injustices du combat, ou miné par l'indifférence qui suit fatalement les victoires trop exclusivement politiques.

H.B. - Il ne peut y avoir de fautes de

calcul dans cette géométrie sociale révolutionnaire que les principes généraux de "Clarté" bornent et encadrent.

R.R. - Excusez-moi de sourire amicalement. Quelle conception abstraite de l'homme, cette source jaillissante d'énergies subconscientes, de forces primitives, de rayonnements cosmiques ! Je ne combats pas une raison d'Etat pour en servir une autre. Et le militarisme, la terreur policière ou la force brutale, ne sont pas sanctifiés par moi parce qu'ils sont l'instrument d'une dictature communiste, au lieu d'être celui d'une ploutocratie.

H.B. - L'intervention de la violence n'est qu'un détail, un détail provisoire.

R.R. - Un ministre de la Défense nationale et de l'Ordre bourgeois aurait pu employer la même formule. La nature humaine n'est pas un tableau noir, sur lequel on peut dessiner à la craie, puis effacer à l'éponge. Une habitude nouvelle de violence se superpose à l'ancienne et fatalement prédispose à un avenir de violence renforcée. Il n'est pas vrai que la fin justifie les moyens. Les moyens sont encore plus importants au progrès.

**“ L'esprit vraiment révolutionnaire est incessamment en guerre
société humaine, sur les ruines de ceux qu'elle a détruits.”**

Vaincre à tout prix est une funeste politique pour une révolution. Car le : à tout prix la dépouille déjà de ses meilleures armes, celles de l'esprit. Et si elle est vaincue, elle n'a pas seulement perdu la bataille, elle a tout perdu.

Extraits de textes originaux.

L'INTELLECTUEL: AU-DESSUS DE LA HAINÉ OU DANS LA MÊLÉE ?



**Un dialogue philosophique:
Mahatma Gandhi
Romain Rolland.**

Fasciné par la personnalité de Gandhi, Romain Rolland lui consacre une biographie, la seule vie héroïque qu'il ait écrite d'un contemporain encore vivant.

Elle paraît en 1924, suscitant de Gandhi d'abord, et des lecteurs du monde entier, une profonde admiration. Un dialogue s'établit entre les deux hommes - d'abord

avec tous les préjugés qu'incessamment reconstruit la

R.R. 1925



DHVOLZ

Walter Heinrich 1972

épistolaire — pour culminer avec une série d'entretiens en décembre 1931. La question sociale et, surtout, celle de la non-violence et de son application en Europe sont au centre des débats.

Romain Rolland: " Je ne suis pas comme vous un homme dont la force intérieure se réalise dans l'action - (bien que mon action soit toujours fidèle à ma pensée). - Penser vrai, penser libre, est mon besoin impérieux, ma nécessité vitale, et le rôle qui m'a été assigné.

Il est nécessaire que vous fixiez d'une façon absolument nette, précise et définitive, pour le monde qui vous écoute, votre doctrine, votre foi sur la question de la guerre et la Non-Acceptation.

Il importe que nous laissions à la jeunesse du monde, qui aura à porter le redoutable fardeau du demi-siècle qui vient, un testament précis, qui puisse lui servir de règle de conduite. Je vois s'amasser sur elle des épreuves terribles. Ce n'est plus pour moi un doute que ne se prépare une ère de destructions, une époque de guerres mondiales, auprès desquelles toutes celles du passé n'auront été que des jeux d'enfants, - la guerre chimique, qui anéantira les populations. Quel bouclier moral offrirons-nous à ceux qui devront faire face au monstre, auquel nous aurons échappé ?

Il ne faut pas que notre parole puisse prêter à l'équivoque.

Et d'autre part, il faut avoir pesé toutes les conséquences du mot d'ordre donné, il faut avoir pesé les forces des hommes à qui il sera confié. Pouvons-nous assurer que ce sacrifice entier diminuera la somme de souffrances de l'humanité à venir, ou ne risque-t-il pas de livrer ses destinées à la barbarie sans contrepoids ?

Gandhi: Les problèmes que vous avez placés devant moi sont terribles. Tandis que la non-violence agit et agira efficacement dans l'Inde, il se peut qu'en Europe elle échoue. Je crois que la non-violence a une application universelle. Mais je ne crois pas que moi, je puisse donner à l'Europe ce message. Je crois que quand ce sera nécessaire, vous serez capables de livrer bataille. Mais je ne puis rien vous suggérer.

Romain Rolland: Je dois vous dire qu'en ce qui concerne les devoirs de l'action

présente en Europe, ma pensée diffère de la votre sur certains points. La

L'INTELLECTUEL: AU-DESSUS DE LA HAÏNE OU DANS LA MÊLÉE ?

grande expérience de Satyagraha a de fortes chances de se réaliser victorieusement dans l'Inde. Elle n'en a aucune, à mon sens, dans l'Europe d'à présent.

**Une correspondance tragique :
Romain Rolland
Panaït Istrati
(1919-1935)**

Romain Rolland, qui a découvert l'écrivain roumain Panaït Istrati, l'a encouragé à affirmer son caractère littéraire et l'a promu comme "Gorki balkanique". Istrati, d'abord mystiquement communiste, va en l'URSS et, désillusionné, se sent la responsabilité de dénoncer publiquement le stalinisme. Romain Rolland refuse toute expression publique des critiques, au nom de la nécessité première de "défendre" l'URSS.

Romain Rolland - Tout cet héroïsme, ces cruautés, ce débordement de barbarie et d'animalité passionnée ne tiennent pas à la Révolution et à la contre-Révolution — qui n'en sont qu'une occasion. Ils tiennent à l'éternelle, à l'effroyable, à l'admirable nature humaine — homme et bête. La valeur propre de la Révolution russe tient à un tout autre ordre de faits et d'idées : à de nouvelles assises de construction, à un nouveau plan d'architecture sociale, à une organisation de nouvelles équipes de travailleurs.

Panaït Istrati - J'ai vécu, heure par heure, avec les hommes qui peinent, tout en fréquentant quotidiennement ceux qui ne peinent pas, de haut en bas de la hiérarchie. Et c'est fort simple : ici comme ailleurs, l'homme désintéressé est rare. C'est pour savoir ça que je suis

venu ici. le reste ne m'intéresse guère. Le reste est, d'ailleurs, très fort et très sain : la Russie mange à sa faim et se fortifie. Elle est juste et indestructible.

R.R - Mais elle aura à passer encore par de rudes épreuves. Je crois maintenant qu'il se prépare une coalition de toutes les forces impérialistes, et conservatrices d'Europe et d'Amérique, pour écraser soit par la force, soit par le blocus, cette grande expérience sociale, qui a trop réussi.

P.I. - Les meilleurs amis des Soviets qui, comme vous, en font parfois des réserves assez violentes, ne se doutent pas assez de l'héroïsme qu'il a fallu à de très humains bolchéviks, afin de surmonter l'horreur que leur inspirait l'effusion de sang exigée par l'"ogresse". La pauvre Russie a besoin d'hommes qui comprennent.

R.R - Ma sphère d'esprit est absolument indépendante de la révolution russe. Dès les premiers pas de ses grands chefs — et même du seul d'entre eux qui soit supérieur au siècle : Lénine — j'ai vu que sa vie n'était pas, ne pouvait pas

être la mienne ; et j'ai été convaincu que ses erreurs la conduisaient infailliblement à la destruction. Mais, comme en se trompant cruellement, elle travaillait (seule en Europe) cependant pour l'humanité et que l'humanité doit en recueillir (si peu que ce soit) les bienfaits, je l'ai soutenue quand je l'ai vue menacée et je continuerai de la soutenir — tout en refusant toujours de m'enrôler avec elle.

P.I. - Je ne pourrai bientôt plus vous suivre dans le combat. Je ne crois plus au combat, ni à l'homme, ni à l'ami. C'est-à-dire, je crois à tout cela, comme un chien continue à se traîner sur ses pattes de devant après avoir eu les reins cassés. Je suis ce chien. Et c'est la Russie qui m'a cassé les reins. Dites-moi ce que je dois faire ? Agir seul ? Non : ce n'est plus le temps du chevalier de la Manche. Mais avec votre petit doigt, je me fais fort de soulever bien des consciences.

R.R. - En ce qui concerne la Russie, voici les deux seules occasions générales où je serai toujours prêt à intervenir :
1/ Défendre la Russie, quand elle est

menacée (elle l'est et le sera), par le reste du monde ;

2/ Venir au secours de quelque malheureux condamné à mort (ou menacé de l'être) pour raison politique.

Le reste — je vous l'ai dit — c'est la funeste roue qui tourne, la roue de la politique — Trotsky, Boukharine, Staline, quel qu'il soit, celui qui est en haut, foule celui qui est en bas. Je veux bien que la roue m'écrase ; mais je ne ferai jamais partie de la roue, pas plus des rais du bas que des rais du haut.

P.I. - Si vous êtes décidé à sacrifier les meilleurs hommes de la Russie d'aujourd'hui, non pas en défendant les plus mauvais, mais simplement en vous refusant d'y distinguer, en prenant la Russie pour un tout homogène — URSS ! — sachez que vous vous associez, malgré vous, à l'œuvre de destruction d'espoir et d'idéal dans le monde, telle qu'elle s'accomplit en ce

moment en Russie. Je ne vous cacherai point mon étonnement de vous voir devenu si officiellement soviétique. Ou, peut-être, c'est parce que vous me croiriez, moi, un antisoviétique ! Mais, à part ces deux suppositions, également invraisemblables, il y a toute votre façon d'être, puis la mienne, pour tout ce qui regarde la vie. Et je croyais que c'était là le meilleur terrain sur lequel nous pouvions nous rencontrer, tous deux, parfaitement d'accord.

L'INTELLECTUEL:
AU-DESSUS DE LA
HAINÉ OU DANS
LA MÊLÉE ?

Extraits de textes originaux.



L'esprit libre: de la terre familiale à l'Europe.

Romain Rolland se sentait bourguignon, de la Bourgogne nivernaise et était perçu comme tel. Même ses adversaires décrivaient un "Morvandiau frêle et têtue". Ses racines familiales, chargées du souvenir de la grande Révolution, marquées par le contraste de la joie de vivre et de l'exigence morale et religieuse, restèrent pour lui des repères essentiels. Mais Romain Rolland s'est employé à élargir graduellement son appartenance à une large fraternité humaine, respectant les cultures.

A la fin de la première guerre, il est au centre d'un réseau européen de tolérance qui ne se défera pas. Il sera dès lors le pionnier de l'idée européenne.

L'Arbre familial

"Rejeton d'une famille de légistes, habitués à scruter, déchiffrer et peser les témoignages inscrits", Romain Rolland compte en effet dans sa famille, à côté de vignerons, laboureurs, maîtres de forges, surtout des notaires. Parmi ses aïeux, Jean-Baptiste Boniard, qui avait été apôtre de la liberté sous la Révolution, jovial modèle de **Colas Breugnon**, Edme Courot, le fondateur de la Société Scientifique et artistique de Clamecy, tout empreint "de bonté un peu roide, de délicatesse, de tendresse retenue" et que l'on reconnaît dans le personnage de **Jean-Christophe**.

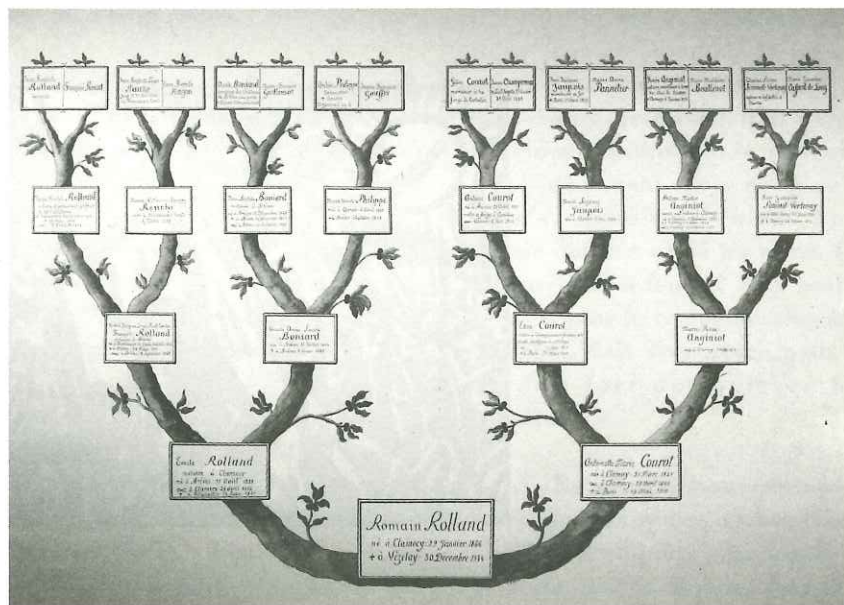
Son père, né à Brèves, gère l'étude de notaire des Courot jusqu'au départ pour Paris; c'est avec sa mère, Marie Courot, que Romain Rolland se sentira le plus

d'affinités.

L'écrivain naît à Clamecy, "ville des beaux reflets et des souples collines", pays de ses grand-parents maternels et de ses parents. La maison natale est alors bordée d'un côté par le canal du Nivernais que le jeune Romain Rolland contemple comme Jean-Christophe observera le Rhin.

Colas Breugnon (écrit en 1913, publié en 1919)

"J'ai senti un besoin invincible de libre gaieté gauloise, oui, jusqu'à l'irrévérence. En même temps, un retour au sol natal, que je n'avais pas revu depuis ma jeunesse, m'a fait reprendre contact avec ma terre de Bourgogne



nivernaise, a réveillé en moi un passé que je croyais endormi pour toujours, tous les Colas Breugnon que je porte en ma peau. Il m'a fallu parler pour eux."

Colas, menuisier de la confrérie de Sainte-Anne, subit le siège de Clamecy, épisode de la guerre des religions.

"Après que la paix fut signée, ennemis et amis, ensemble on banquetait. Et comme était venue la Mi-Carême, jeûne rompu, on s'en donna. Des villages des environs nous arrivèrent à foison, pour fêter notre délivrance, les mangeailles et les mangeurs. Ce fut une belle journée. Tout le long des remparts, la table était dressée. [...]

Aucun de nous ne lâcha pied, tant qu'il resta de quoi bâfrer. Loué soit Dieu qui nous donna de pouvoir en si peu d'espace, dans le sac de notre estomac, empiler flacons et plats. Surtout la joute fut belle entre l'ermite Courte-Oreille de Saint-Martin-de-Vézelay, qui les Vézéliens escortait (ce grand observateur qui le premier, dit-on, nota qu'un âne ne peut braire s'il n'a la queue en l'air), et le nôtre (je ne dis âne), Dom Hennequin, qui prétendait qu'il avait dû jadis être carpe ou brochet, tant il avait le dégoût de l'eau, pour en avoir trop bu sans doute, en l'autre vie. Bref, quand nous sortîmes de table, Vézéliens et Clamecycois, nous avions les uns pour les

autres bien plus d'estime qu'au potage : c'est au manger que l'on apprend ce que vaut l'homme. Qui aime ce qui est bon, je l'aime : il est bon Bourguignon".

Colas, victime de l'épidémie de peste, préfère rendre visite à sa terre plutôt que dire son confiteur ; il en échappera !

"Lors j'enfonçai mes bras dans ma terre, et je dis :
— Veux-tu de moi ? Moi, je veux bien.

Ma bonne terre grasse et molle, j'y entrai jusqu'aux coudes ; elle fondait comme un sein, et je la fourrageais, des genoux et des mains. Je la pris à bras-le-corps, j'y marquai mon empreinte, de l'orteil jusqu'au front ; j'y fis mon lit, je m'y carrai ; étendu tout du long, je regardais le ciel et ses grappes d'étoiles, bouche bée, comme si j'attendais qu'une d'elles vînt me pleuvoir sous le nez. La nuit de juillet chantait un Cantique des Cantiques. Un grillon ivre criait, criait, criait, à s'en faire périr. La voix de Saint-Martin sonna douze heures, ou bien quatorze, ou seize (sûrement, ce n'était pas une sonnerie ordinaire). Et voici que les étoiles, les étoiles d'en haut et celles de mon jardin, se mettent à carillonner... O

Dieu ! Quelle musique ! Le cœur m'en éclatait, et mes oreilles grondaient, comme les vitres, quand il tonne. Et du fond de mon trou, je voyais s'ériger un arbre de Jessé : un cep de vigne, tout droit, tout empenné de pampres, qui me montait du

QUELLE EST LA PATRIE DES HOMMES LIBRES ?

ventre ; je montais avec lui ; et me faisais escorte tout mon verger, chantant ; à la plus haute branche, une étoile suspendue dansait comme une perdue ; et la tête renversée en arrière pour la voir, pour l'avoir je grimpais, bramant à pleins poumons :

Grain d'chasselas,
Ne t'en va pas !
Hardi Colas !
Colas t'aura,
Alleluia ! "

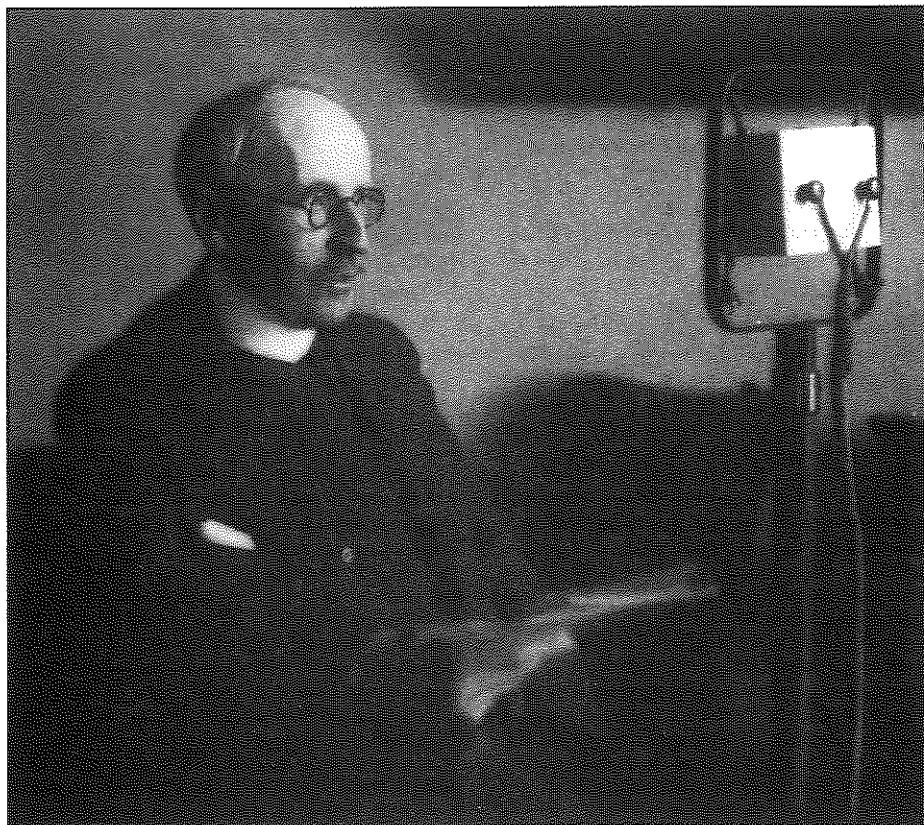
23 *" Ô Morvan, collines bleues, rivières transparentes, saules de pâle argent, comme un ruisseau léger; voûtes profondes des forêts; auguste bourdonnement des cloches de Vézelay, qui dresse sur son roc, au-dessus de la plaine, sa sainte cathédrale aux deux puissantes tours; chant lointain qui me vient de mon doux Nivernais!..."*

R.R. 1925

L'Europe Louverte de Romain Rolland.

Mentor de la revue *Europe* fondée en 1923, qu'anime Jean Guéhenno, Romain Rolland s'est employé à maintenir vivant le réseau intellectuel et moral qu'il avait créé pendant la guerre. Mais il avait compris très tôt que l'Europe ne devait pas être fermée sur elle-même.

Après avoir sollicité le Président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, pour qu'il joue un rôle de réconciliation entre les peuples, Romain Rolland se tourne vers l'Orient. Il fait l'effort de découvrir l'Inde et sa tradition ; il nourrit l'espoir que l'URSS sera porteuse d'une nouvelle harmonie. Au-delà de ces pôles d'intérêt, Romain Rolland entretient une correspondance approfondie avec des intellectuels du monde entier et sa villa de Villeneuve-sur-Léman, fréquentée par plus d'un visiteur venu de loin, est le centre de tout un monde.



Romain Rolland et l'Inde

Dès ses années d'Ecole Normale Supérieure, Romain Rolland est attiré par l'Asie. Avec la Grande Guerre il acquiert la conviction que l'Occident ne peut se régénérer sans l'aide de l'Orient.

Il multiplie les lectures, tisse un réseau de relations épistolaires avec l'Inde, et surtout, à partir de 1922, la Villa Olga, à Villeneuve, devient le théâtre de nombre d'entretiens: Romain Rolland y reçoit tour à tour Tagore, Nehru et sa fille Indira, le physicien J. C. Bose, Gandhi,... Par sa connaissance de l'anglais, et en s'initiant au bengali, Madeleine Rolland, soeur de l'écrivain, contribue à faciliter ces dialogues dont elle a été l'instigatrice.

Romain Rolland découvre l'Inde vivante et la révèle à l'Occident en publiant biographies, articles, préfaces, remplissant la mission qu'il s'est fixée: **“J'estime que mon rôle principal est de comprendre et d'éclairer - d'être une sorte d'arche qui relie les esprits des hommes et des femmes, des peuples et des races.- Tout comprendre, pour tout aimer.”**

Un voyage en URSS

L'URSS exerce un fort attrait sur beaucoup d'intellectuels. En face d'un monde de plus en plus manifestement dominé par l'argent, elle porte

l'espoir d'une société nouvelle, harmonieuse et égalitaire. En face des fascismes montants elle fédère les mouvements de résistance les plus déterminés. De leur côté, les responsables soviétiques et leurs correspondants en Europe souhaitent s'associer des intellectuels, dont la valeur symbolique peut contribuer à élargir leur audience et à légitimer leur action.

C'est dans ce cadre que de nombreux intellectuels font le voyage de Moscou. Aragon et Jean-Richard Bloch, catalyseurs des initiatives antifascistes, mais aussi Georges Duhamel, André Malraux, André Gide et beaucoup d'autres vont voir sur place s'il y a à l'Est du nouveau.

Romain Rolland se rend en URSS pour quatre semaines en juin-juillet 1935. Sa santé précaire le détourne de faire un grand voyage et il séjourne à Moscou, puis dans la maison de campagne de Gorki. Il a toutefois tenu à passer par Vienne, à faire halte en Tchécoslovaquie et en Pologne, où il s'enquiert activement de la situation de l'Europe centrale. C'est un séjour très chargé et épuisant : péripéties d'un accueil où se jouent les luttes d'influence, réceptions et manifestations publiques, conversations avec Staline et les dirigeants de l'URSS, interventions en faveur d'opposants poursuivis, exploration de la culture soviétique contemporaine.

Le retour d'URSS de Romain Rolland est différent de celui d'Aragon et de celui d'André Gide. Le premier propose une vision épique du socialisme en construction dans *Hurrah l'Oural*. Le second, après

avoir fait l'objet de sarcasmes de la part de la presse littéraire bien pensante pour être allé en URSS, sera violemment pris à parti par les communistes après la publication de ses notes critiques intitulées *Retour d'URSS*.

QUELLE EST LA
PATRIE DES
HOMMES LIBRES ?

Romain Rolland ne publie pas son journal d'URSS. Parti sans grande illusion sur la valeur des dirigeants politiques, mais toujours soucieux de défendre l'espoir d'une société meilleure, il mûrit dans le silence une critique radicale du stalinisme et une analyse des conditions dans lesquelles sa parole a pu être exploitée. Amer, il se refuse à publier ses impressions aussi bien qu'à polémiquer contre Gide.



“ Nous honorons la seule Vérité, libre, sans frontières, sans limites, sans préjugés de races ou de castes.”

R.R. 1919

RABINDRANATH TAGORE
(1861-1949)

Romain Rolland découvre Tagore en lisant la traduction faite par Gide de *Gitanjali*, qui l'enthousiasme. Pendant les années de guerre, la lecture de *Message de l'Inde au Japon*, lui révèle que la poète a les mêmes visées que lui, "la régénération de l'Europe par l'Asie, et de l'Asie par l'Europe, la beauté de leur union pour la gloire de l'homme" Tagore adhère à la **Déclaration d'Indépendance de l'Esprit**, début d'un long échange épistolaire qui se poursuit jusqu'en 1940, ponctué par trois rencontres, à Paris (1921), Villeneuve (1926), à Genève (1930) enfin.

La création de l'Université de Santiniketan suggère à Romain Rolland de créer une filiale européenne: la Maison de l'Amitié Eurasie ; mais celle-ci, faute de moyens, ne verra pas le jour. Les goûts communs des deux hommes devaient frapper Kalidas Nag, ami de Tagore : "Vous vous ressemblez tant, vous êtes si près l'un de l'autre! Les deux grandes lumières de l'Orient et de l'Occident suivent curieusement la même voie."

MAXIME GORKI
(1868-1936)

Le pseudonyme d'Alexis Maximovitch Pechkov, Gorki (l'Amer), donne la tonalité d'une œuvre révoltée et consacrée à l'exaltation de la souffrance des pauvres. **Les Bas-fonds** (1902), **les Ennemis** (1906), **la Mère** (1907) sont contemporains des premiers succès de Romain Rolland. La correspondance s'établit pendant la guerre. "Vous êtes une des rares personnes dont l'âme n'a pas été flétrie par la démente de la guerre", déclare l'écrivain russe, qui signera la **Déclaration d'Indépendance de l'Esprit**. "Je souhaite que nous puissions bientôt nous voir, nous parler, nous unir", répond le Français. Cette rencontre n'aura lieu qu'en 1935 à Moscou. Entretemps, Gorki aura été l'artisan majeur de la reconnaissance de Romain Rolland en URSS. L'évolution de la pensée des deux écrivains est parallèle, du socialisme humaniste vers la défense

de la "patrie de la Révolution", Romain Rolland décidant de passer la barricade et de "serrer la main amicale de Gorki". Rolland a vu dans Gorki le garant de l'éthique dans la lutte, s'est informé

**QUELLE EST LA
PATRIE DES
HOMMES LIBRES ?**

auprès de lui sur la situation politique et la culture soviétique, a fait appel à lui pour défendre la clémence vis-à-vis des opposants et lui a donné toute sa confiance. Après la mort de Gorki, Rolland notera : " La seule présence de cet œil bleu était un frein et une tutelle. L'œil est fermé ".

Vies héroïques et récits romanesques.

Dans l'écriture de Romain Rolland, le récit ne peut jamais être strictement dissocié de la réflexion éthique. Les biographies des grands hommes questionnent l'idéal, le renoncement, l'énergie, l'action sociale. Dans *Jean - Christophe*, la scène romanesque s'ouvre toujours sur la perspective morale. La littérature se laisse dès lors mal enfermer dans le cadre strict d'un genre : elle est tissage de paroles. Aussi les œuvres de Romain Rolland ont-elles été considérées comme l'exemple même d'une littérature qui déborde d'elle-même vers la vie, d'une œuvre où la forme compte moins que le sens.

Les biographies

Comme son disciple Stefan Zweig, Romain Rolland a écrit de nombreuses biographies destinées au grand public. Du *Beethoven* qui lance en 1903 les Cahiers de la quinzaine au *Péguy* achevé dans les tout derniers jours, on retrouve le projet initial d'écrire "une série de *Vies des hommes illustres*, à la manière de *Plutarque*". Ces œuvres jalonnent une confrontation avec les vrais héros, ceux qui sont "grands par le cœur" : artistes, musiciens, hommes d'action.

François Millet, 1902.

Vie de Beethoven, 1903.

Vie de Michel-Ange, 1905-1906.

Haendel, 1910.

Vie de Tostoï, 1911.

Empédocle d'Agrigente ou l'âge de la haine, 1918.

Mahatma Gandhi, 1924.

Beethoven, les grandes époques créatrices, 1928-1944.

La vie de Ramakrishna, 1929.

La vie de Vivekanda et l'évangile universel, 1930.

Péguy, 1944.

En outre, l'ensemble de l'œuvre est ponctué par la présence des grands musiciens, des artistes, des révolutionnaires.

Historien de formation, Romain Rolland

aborde la biographie à partir d'une documentation méthodique ; mais écrire une vie est toujours pour lui dialoguer avec une destinée. Comprendre et refuser le mysticisme de Michel-Ange, réinterroger le refus de l'art de Tolstoï, retrouver l'harmonie des philosophes grecs, admettre la complexité de Beethoven, c'est lire sa propre vie.

Pas de style ?

Lorsqu'on prend la peine de lire les textes de Romain Rolland, on est frappé par leur très riche musicalité. Pourtant, Romain Rolland a eu très tôt et a gardé la réputation de ne pas avoir de style. L'accord se fait, sur ce point, entre les amis de Jean-Christophe et ceux qui détestent le roman.

Cette prétendue absence de style est un mythe, qui fonctionne contre les recherches langagières contemporaines jugées gratuites. Face aux disciples de Mallarmé, Romain Rolland incarne un "écrivain qui non seulement n'a pas le culte de la phrase, mais qui semble se soucier infiniment peu de ce qu'on est convenu d'appeler la perfection de la forme" (Paul Seippel). Il apparaît nécessaire à ces critiques de nier la forme pour affirmer la valeur éthique de l'œuvre. Romain Rolland, désireux de faire reconnaître la valeur formelle de *Jean-Christophe*, a une pensée plus complexe. L'art est pour lui essentiel, mais non gratuit.

"Romain Rolland n'a, pour ainsi dire, pas de style."

Lucien Maury, *Revue bleue*, 1909.

“ Du style ; il semble qu’il s’applique à ne pas en avoir, au sens, du moins, où on l’entend aujourd’hui. ”

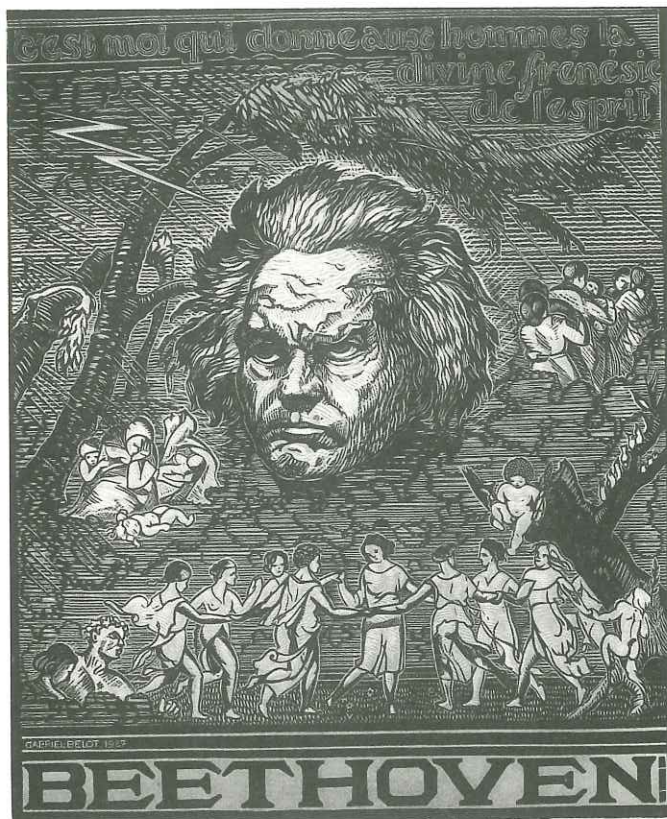
Paul Seippel,
Bibliothèque universelle et Revue suisse,
oct 1911.

“Résolument, il néglige l’écriture ; cette négligence fait partie, je crois, de sa sincérité, qui fait partie de son esthétique.”

Legrix,
Revue hebdomadaire,
7 juin 1913.

“Aucun artifice de stylistique n’amuse, ne distrait le lecteur ; mais si l’émotion, la pensée s’élèvent [...] alors l’œuvre est vraiment haute et forte.”

Daniel Halévy,
Cahiers du Centre,
fév-mars 1914.



LA LITTÉRATURE
EST-ELLE UNE
ÉTHIQUE ?

“Le style, l’ordonnance, la forme, rien de tout cela ne compte : la vie seule suffit à tout.”

Paul Souday, *le Temps*,
13 novembre 1912.

“Quant au style, il n’existe pas. ”

Jean Bonnerot, *Cahiers du Nivernais et du Centre*, 1909.

“ J’appelle héros, seuls ceux qui furent grands par le cœur. ”

R.R. 1903

L'écriture comme magnification de l'humain.

Romain Rolland

formule les critiques les plus violentes contre la doctrine de l'Art pour l'art, qui affirme l'indépendance de la beauté par rapport à toute valeur morale ou documentaire.

La *Nouvelle Revue Française*, devenue entre les deux guerres le lieu de légitimation des grandes œuvres, représente à ses yeux une perversion de la littérature : coupée de la vie, réservée à des recherches esthétiques gratuites, vouée aux intérêts d'un petit monde élitiste, la littérature n'a plus de sens. Romain Rolland a pourtant une haute estime de l'art, qu'il a défendu ardemment, pendant qu'il était encore jeune normalien, contre les attaques de Tolstoï. Mais l'art est pour Rolland un moyen de dire les émotions, les valeurs, les luttes, les idéaux. Vouloir faire, comme Flaubert, une œuvre sur rien ou distinguer, comme Proust, le moi social du moi artistique est à ses yeux, au mieux illusoire, au pis malhonnête.

Les récits de morts (réelles comme celle de Madeleine ou fictives comme celle de Marc) manifestent particulièrement l'intensité de ce choix esthétique.

Mort de Madeleine (1871).

Madeleine, sœur cadette de Romain Rolland, a trois ans, Romain en a cinq.

Fin juin. Nous sommes avec notre mère sur la plage d'Arcachon. La petite est très lasse depuis quelques jours, elle languit ; un médecin ignorant n'a pas su distinguer le mal qui couve ; et nul d'entre nous ne se doute qu'encore quelques jours, et elle ne sera plus parmi nous. Elle est venue sur la plage : il fait vent et soleil ; je joue avec des camarades ; mais elle ne joue pas, elle est restée assise, dans un fauteuil d'osier, sur le sable ; et elle ne parle pas, regardant les garçons qui se disputent et piaillent. Je ne suis pas le plus fort ; et repoussé du jeu, boudant, pleurnichant, je reviens d'instinct aux pieds de la fillette, — ces petits pieds suspendus, qui ne touchent pas le sol ; — et, le nez contre sa jupe, je geins, en tripotant le sable. Alors, elle caresse doucement mes cheveux avec sa menotte, et dit : "Mon pauvre petit Mainmain".

Mes larmes se sont arrêtées. Je ne sais quoi m'a

saisi. J'ai levé les yeux ; et je vois son visage tendre et mélancolique. C'est tout. Une minute plus tard, je n'y penserai plus. — J'y penserai toute ma vie...

Cette petite fille de trois ans, sa figure un peu grosse, ses yeux bleu-pâle, ses beaux longs cheveux d'or, l'orgueil de ma mère, — sa cotte à carreaux bleus et blancs en losange, ouverte en haut sur la chemise blanche, ses petites jambes qui pendent, chaussées de gros bas blancs et de sandales de cuir aux bouts ronds... Son accent de pitié, sa main tendue sur ma tête, son regard triste... J'ai été transpercé. J'ai eu la révélation de quelque chose qui vient de plus haut qu'elle. Quoi ? Je ne puis le savoir. Et mon insouciance de petit animal, prise par un autre objet, a déjà oublié.

On rentre au logis. Le soleil se couche dans la mer. C'est la dernière journée de la petite Madeleine. Une angine l'emporte dans la nuit. Agonie de six heures, dans une chambre étouffante d'hôtel. On m'a éloigné d'elle. Je ne revois que le cercueil fermé, et une tresse de ses cheveux blonds que ma mère a coupée, cette mère hagarde, qui sanglote et qui crie, qui ne veut pas qu'on l'emporte...

Le Voyage intérieur.



Mort de Marc.

Marc, en promenade à Florence, sur les quais de l'Arno, avec sa mère Annette et sa compagne Assia, est témoin d'une agression fasciste.

Son cœur avait bondi, avant lui. Il se trouva, avant d'avoir su ce qu'il faisait, en pleine bande noire, qu'il enfonça, comme un boulet. Il arracha de leurs griffes l'enfant, dont l'avant-corps pendait déjà au-dessus du parapet. Mais ce ne fut pas long. Presque aussitôt, il lâcha sur le trottoir la proie sauvée, et s'affaissa, portant les deux mains à son sein gauche. Un grand fasciste, qui le dépassait d'une demi-tête (celui-là même qui sur le pont l'avait toisé), mâchoire féroce, lui avait entré à deux mains, de bas en haut, son couteau. Les deux femmes virent le coup. Annette chancela ; elle l'avait reçu. Assia sauta, comme une panthère, sur son petit, pour le défendre ; et ses dix ongles labourèrent la face odieuse du boucher, trouèrent les yeux.

Les spectateurs attendaient qu'elle fût tuée... Mais un coup de théâtre se produisit. Un homme qui surveillait la scène à distance et qui semblait la diriger, s'était élancé à son tour. Quelques mots suffirent. En un instant, la bande entière se dispersa. Le vide fut fait autour de Marc et d'Assia. Ils étaient seuls sous le soleil... Et cette foule, maintenant amassée à trente pas, qui regardait !...

Marc était mort. Du premier coup. Ses deux mains jointes sur son cœur. Le flot de sang ruisselait entre ses doigts. Tête renversée sur le pavé, ses yeux ouverts ne voyaient plus, gardaient gravé, sous le rideau de sang, le ciel toscan...

Annette, seule, à quinze pas, paralysée, le regardait, les yeux béants, le souffle arrêté, tendant les bras. Le souffle revint comme un soufflet usé qui halète. La foule, derrière, l'entendait. Mais pas un ne se détacha pour soutenir la mère. Elle s'était mise en marche vers le fils. Mais les jambes étaient

de pierre. Chaque pas lui coûtait un effort surhumain.

Elle arriva près d'Assia penchée sur le bien-aimé, dans son sang. Elle l'écarta. Elle s'assit dans ce sang. Elle prit le fils mort à pleins bras, elle l'étreignit, elle l'étendit sur ses genoux. Et brusquement, — Toute la vie, et avec la vie la douleur

LA LITTÉRATURE
EST-ELLE UNE
ETHIQUE ?

reflua, comme au dégel d'une rivière, — la face levée vers l'implacable, vers le ciel vide, elle clama, telle une « vocifératrice » Corse.

L'Âme enchantée.

“ Je suis un homme qui a besoin de dire ce que je souffre et ce que j'espère. Si je dis sous la forme de l'art, ce n'est pas pour faire une œuvre d'art, c'est parce que je suis artiste. L'art est l'instrument, non le but. ”

Une génération

vit avec une œuvre.

Après l'échec relatif du *Théâtre de la Révolution*, Romain Rolland cherche une nouvelle forme de communication littéraire. En publiant *Jean-Christophe aux Cahiers de la quinzaine*, il vise "des isolés, des indépendants, vivant presque tous en province, dans de petits pays, ayant la foi socialiste, mais aussi un peu de cette intransigeance morale qui ne peut supporter que son idéal se déforme en s'accommodant aux exigences de la politique", c'est-à-dire "une élite, moins intellectuelle que morale, et une avant-garde de la société en marche vers les formes nouvelles de la civilisation". La forme du texte s'inscrit dans une telle perspective de dialogue à distance avec un public fidèle. Chaque nouveau cahier apporte de nouveaux épisodes de la vie d'un héros dans lesquels les lecteurs peuvent se projeter. Chaque nouvel épisode fait croître la société des amis de Jean-Christophe. L'économie d'une publication, le rythme d'une lecture et la géographie d'une sociabilité marquent la forme et la temporalité du roman.



Lire c'est vivre

Pour une génération, *Jean-Christophe* a représenté un modèle idéal de lecture, opposé tout à la fois à l'élitisme du milieu littéraire et aux tendances industrielles. *Jean-Christophe* est représenté comme un ami dont on partage la vie.

"J'en manie la première édition : ce bon air de pauvreté décente, laborieuse, qu'ont les cahiers que Péguy édite ; cette impression un peu serrée, mais si nette et si noire ; ce papier un peu jauni, mais résistant, durable : c'est de l'honnête librairie, belle d'honnêteté. Tout un peuple de lecteurs inconnus, des hommes, des femmes, des visages et des visages sur lesquels on ne savait mettre un nom, entraient dans la petite boutique de Péguy, demandaient, payaient ce livre que la presse ignorait. Et comment l'avaient-ils connu ?"

Daniel Halévy.

"A quoi les chefs-d'œuvre se reconnaissent-ils ? Peut-être à ce qu'ils ne réussissent pas dès qu'ils se montrent : à ce qu'ils cheminent d'abord assez lentement dans l'ombre, obtiennent quelques suffrages de choix, multiplient

leur renommée en silence, puis, débouchent soudain dans les zones de lumière, gagnent la faveur de la foule et la gardent."

Robert Dreyfus.

"Nulle exhibition en devanture de boutique, aucune annonce, à peine quelques notes dans les journaux, mais cette singulière et irrégulière apparition, sortant d'une presse socialiste, et chaque volume passant, l'un après l'autre, de mains en mains amies."

Vernon Lee.

"Tous, nous avons été Jean-Christophe, cette boule de vie."

Marc Elder.

"On les commence, on les termine, et quand on les a terminés, telle est leur vérité, leur force persuasive, qu'il semble qu'on se souvienne, non d'une lecture, mais d'une histoire vraie que quelqu'un nous a dite ou qu'on a soi-même éprouvée."

Daniel Halévy.

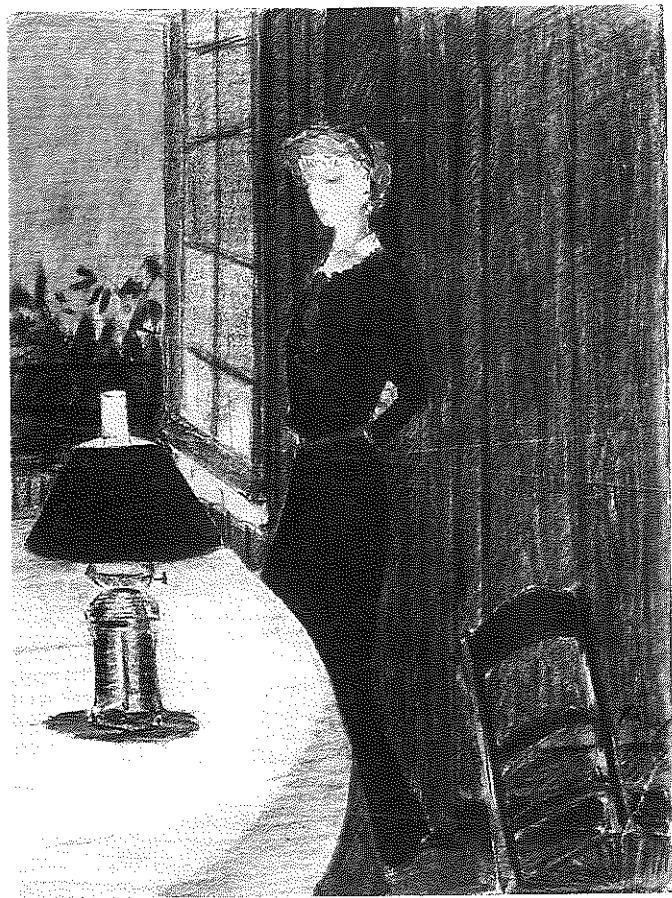
"Il est triste de fermer le dernier volume de *Jean-Christophe* ; on éprouve le sentiment douloureux de la mort d'un ami. On ne pourra donc plus, comme on le faisait depuis neuf années, vivre avec cet ouvrage."

Ellen Key.

DE QUELLE VIE
VIVENT LES
LIVRES ?

" On ne lit jamais un livre. On se lit à travers les livres, soit pour se découvrir, soit pour se contrôler. "

R.R. 1924



PAUL SEIPPEL
(1858-1926)

Écrivain et critique suisse né à Lausanne, Paul Seippel a fait une carrière de professeur de littérature française à l'École Polytechnique Fédérale de 1895 à 1925. Il a publié une étude sur **La Littérature française dans la seconde moitié du XIXème siècle** (1908), et un ouvrage sur **Les Deux France et leurs origines historiques** (1905). "Le fidèle Seippel" (RR) rend compte régulièrement des œuvres de Romain Rolland dans le **Journal de Genève** et la **Bibliothèque universelle**. Paul Seippel est le type même des "amis de Jean-Christophe", qui suivent la publication du roman comme l'histoire d'une vie et vouent à l'écrivain une admiration sans borne. Lors de la guerre de 1914, Seippel est en rapport régulier avec Romain Rolland : il joue le rôle d'intermédiaire entre l'écrivain et le **Journal de Genève** dans lequel il le défend et fait publier ses textes. Toutefois, il ne se détache pas totalement de la francophilie de son journal, désapprouve tout rapport avec les marxistes et prend peu à peu ses distances avec l'attitude de Romain Rolland. Le livre de Paul Seippel, **Romain Rolland, l'homme et l'œuvre**, publié en 1913, est le prototype du courant très riche de lectures humanistes et religieuses, qui voient dans les textes et la vie de Romain Rolland un modèle moral.

Charles PÉGUY
(1873 - 1914)

Poète et essayiste, Péguy est aussi un éditeur, créateur des **Cahiers de la quinzaine**, l'une des tribunes les plus vivantes du début du siècle. Péguy a publié Romain Rolland dès 1898, initiant une collaboration fidèle. Il y a une profonde solidarité entre l'aventure éditoriale des **Cahiers** et l'écriture de Romain Rolland, même si la reprise de **Jean-Christophe** par l'éditeur Ollendorf occasionne une brouille furtive entre les deux hommes. Le succès du **Beethoven** de Romain Rolland a sauvé **les Cahiers** ; Romain Rolland n'aurait pu écrire **Jean-Christophe** sans "un éditeur audacieux, obstiné, ne craignant rien, ne craignant surtout pas le ridicule, et ayant la passion de l'honnêteté". Les deux hommes partagent une conception morale de la révolution, visent un même public modeste et fidèle, affectionnent pareillement le dialogue continu avec les lecteurs et ont la même détermination à défendre leurs idées, quelque prix qu'il leur en coûte. Les choix politiques divergent à l'approche de la guerre : Péguy affirme un patriotisme de plus en plus radical, qu'illustre sa mort tragique sur les premiers champs de bataille. Mais Rolland n'a pas oublié Péguy, "vieux compagnon, écrit-il,

près de qui j'ai marché quatorze ans dans la nuit". Bien plus tard, consacrant son ultime livre à Péguy, Romain Rolland redécouvrira la foi intransigeante de l'auteur des **Mystères** et des **Tapisseries**. Par le dialogue avec celui qui a incarné la "jeunesse héroïque du monde", qu'il avait saluée autrefois dans les premières lignes d'**Au-dessus de la mêlée**, l'écrivain parvenu au terme de son périple réinterroge sa propre jeunesse et la dimension religieuse de son œuvre.

**DE QUELLE VIE
VIVENT LES
LIVRES ?**

Paradoxes d'une destinée littéraire.

La destinée de l'œuvre de Romain Rolland est l'une des plus étranges du siècle.

Romain Rolland a été une grande figure littéraire. Sa vie a été tenue pour exemplaire, son œuvre a connu les plus grandes consécérations.

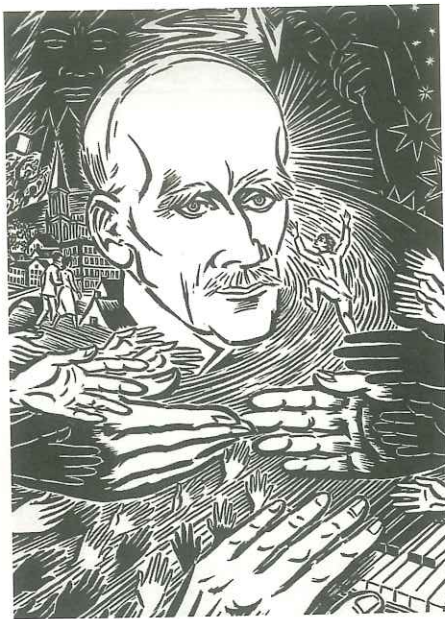
À l'étranger, le nom de Romain Rolland est de ceux qui ont symbolisé tout particulièrement la culture française.

Une figure, ou plutôt des figures : écrivain du peuple, témoin d'une génération, guide et modèle des jeunes créateurs, conscience de l'Europe, compagnon de route, esprit religieux, etc.

Romain Rolland a reçu notamment le grand prix de l'Académie Française et le Prix Nobel de Littérature.

Ces consécérations, liées à des débats très vifs sur le rôle de la littérature, ont paradoxalement occasionné des rejets et des incompréhensions durables. Depuis quelques décennies, l'œuvre de Romain Rolland est trop souvent en France oubliée, méconnue et caricaturée.

Est-il temps de la redécouvrir ?



Lectures de Romain Rolland

“ Le Beethoven se répandit soudainement, comme une vague, comme en-dessous, pour ainsi dire instantanément, dans une révélation aux yeux de tous, dans une entente soudaine, dans une commune entente, [...] une révélation morale, soudaine, un pressentiment dévoilé, révélé, la révélation, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale.”

Charles Péguy, *Notre jeunesse*, 1910.

“ C'est la cime extrême de l'arbre romantique. ”

Albert Thibaudet,
la Nouvelle Revue Française, 1913

“ *Ma pensée n'est ménage. Regardez-*

“ C'est le roman d'une génération, dans le sens de Rousseau, dans celui de Balzac et de Zola.”

Stefan Zweig
Flamberge, mars 1913

“ Prenant la place du grand mort [Jaurès], Romain Rolland a ressuscité la conscience de l'Europe.”

Gustave Dupin
les Hommes du jour
18 décembre 1915

“ Nous n'avons aucune fausse honte à déclarer que nous vivons moralement de lui. ”

Pierre-Jean Jouve
Romain Rolland vivant, 1920

“ Une idée ne luit dans sa pureté que lorsqu'elle est représentée par un témoin solitaire. L'exemple de Romain Rolland nous a prouvé une fois de plus, dans les heures sombres, qu'un seul grand homme qui reste humain, sauve toujours, et pour tous la foi en l'humanité. ”

Stefan Zweig
Romain Rolland, sa vie, son œuvre
1925

“ La loi du juste avenir se trouve dans les consciences solitaires et libres, et ne se trouve nulle part ailleurs [...]. Romain Rolland les continue tout droit ; il ressuscite ces génies politiques, ennemis de la politique et bien forcés de faire la vraie politique, puisque les politiques ne font jamais qu'une politique d'occasion. ”

Alain, Pour Romain Rolland
Marianne, 26 janvier 1930

pas fille à marier. Et je crois qu'elle serait gênante en de près avant de l'épouser!.”

R.R. 1940

“ Il y a des hommes dont on lit les livres et des hommes qui ne sont pas simplement grands par ce qu'ils écrivent, mais par ce qu'ils sont. Ils sont moins des auteurs que des personnages exemplaires. Romain Rolland est l'un d'eux. Dans un temps où il était difficile de maintenir l'espoir en l'homme, [...] il allait vers ce qui est la mission véritable de l'homme qui pense ou écrit, [...] la volonté de refaire la vie, parce qu'elle est inacceptable quand on la considère dans sa vérité. ”

Paul Nizan, *l'Humanité*,
26 janvier 1936.

“Puis-je ne pas penser que l'homme qui disait à notre Père, au soir de sa vie : “que ta volonté soit faite ! ” s'unissait obscurément, mais vraiment, à cette vie éternelle vers laquelle il marchait : “ Rien n'est le but ici bas. Toujours plus loin...? ”

Louis Beirnaert, *Études*,
février 1945.

LOUIS ARAGON (1897-1982)

Pour Louis Aragon, jeune poète dadaïste des années vingt, Romain Rolland incarne une littérature dépassée. Avec ses amis de la

revue *Littérature*, Aragon note en 1921 les écrivains consacrés, bien décidé à “en finir avec toute cette gloire”. Il donne -24 à Romain Rolland, comme André Breton, tandis que Paul Eluard descend jusqu'à -25. Les surréalistes sont bien plus sévères pour l'auteur de *Jean-Christophe* que pour *Lamartine* ou *Maurras*... Ce jugement n'est pas insincère : Aragon n'a pas d'admiration pour l'écriture de Romain Rolland, si différente de la sienne, et l'idée d'une littérature de bonnes intentions lui répugne. Mais lorsqu'Aragon affirme son engagement communiste, il voit, comme Barbusse, en Romain Rolland le symbole du grand intellectuel rallié à la cause révo-

lutionnaire. Aragon joue dès lors le rôle d'intermédiaire entre les communistes et l'écrivain, l'associant aux initiatives des écrivains soviétiques, l'invitant aux congrès antifascistes, l'engageant à faire comme lui le voyage de Moscou. Aragon, qui avait salué en 1933 “l'un des premiers écrivains soviétiques de France”, est l'un des rares chroniqueurs qui rendent compte de la parution de *L'Âme Enchantée*. C'est à Aragon que Romain Rolland accorde en 1936 une interview, dans laquelle il répudie l'individualisme dont il s'était autrefois réclamé. Elle est publiée dans

Les Cahiers du Bolchévisme sous le titre : Une entrevue avec Romain Rolland, ingénieur des âmes. A la mort de Romain Rolland, Aragon demandera que la dépouille de l'écrivain soit transportée au Panthéon.

DE QUELLE VIE
VIVENT LES
LIVRES ?

Rencontre des œuvres, plongées dans la création.

Étudiant, puis écrivain, Romain Rolland consacre, comme beaucoup d'intellectuels, du temps à goûter les œuvres d'art, à les analyser, à sonder les sources de la création artistique. Il fréquente les concerts, pratique le piano, visite les musées, dialogue avec les artistes pour son plaisir, bien au-delà des exigences d'un concours, d'une thèse ou d'un enseignement d'histoire de l'art. Ainsi, lorsqu'en 1889, Romain Rolland part comme boursier au Palais Farnèse à Rome, il saisit l'occasion de ce voyage d'étude, étendu à toute la Péninsule, pour visiter avec ferveur les musées italiens et expliciter devant les œuvres les principes de son esthétique. L'œuvre romanesque et autobiographique de Romain Rolland évoque à plusieurs reprises le processus mystérieux de la création artistique.

Un voyage esthétique,
l'année romaine.

Lorsqu'en 1889 Romain Rolland franchit la frontière italienne pour se rendre à Rome après un voyage en Toscane, il n'a encore jamais quitté sa famille que pour faire ses études à l'École Normale. Pour le jeune normalien, le voyage à Rome est une triple initiation. L'étudiant est introduit dans les milieux de l'intelligentsia et de la diplomatie romaines ; il découvre des spectacles nouveaux, des distractions locales, la fréquentation des femmes ; il va contempler les œuvres mythiques dont il a tant entendu parler. La correspondance qu'entretient alors Romain Rolland avec sa mère et sa sœur explicite toutes ces découvertes. Romain Rolland décrit les collections, juge les styles, s'étonne des cadres et des ambiances, rapporte des jugements, ironise sur les comportements, relève impitoyablement les signes de mauvais goût.



Prompt à juger, il choisit quelques œuvres (parfois de simples esquisses) pour les décrire et les analyser en détail, à la recherche d'un équilibre entre l'harmonie des formes et la force de la vie. Il admire Mantegna, da Vinci, Dürer, Brunelleschi, Titien, son "cher Botticelli", et tant d'autres.

Restant en marge d'une vie universitaire et mondaine qu'il estime mesquine, Romain Rolland se rapproche de Malwida von Meysenbug, son aînée de cinquante ans, qui lui parle des grands romantiques et des héros politiques du siècle et l'aide à affirmer sa personnalité artistique. C'est à Rome que

Romain Rolland connaît la "révélation du Janicule", entrevoyant les lignes directrices de ce qui deviendra *Jean-Christophe*. C'est à Rome qu'il écrit sa première pièce de théâtre, *Orsino*. Rolland a détourné le rituel conformiste du jeune intellectuel mondain pour en faire une étape décisive de son périple.

*“ Joie, fureur de joie, soleil qui illumine
créer! Il n’y a de joie que de créer.”*

Florence

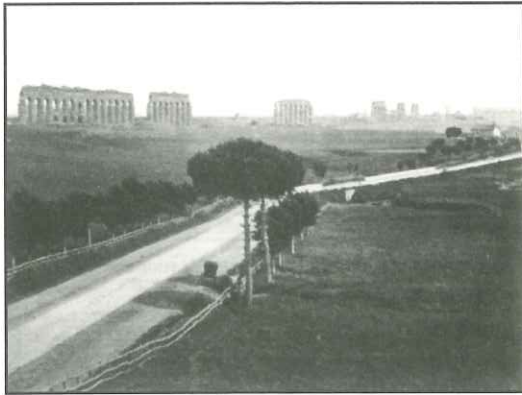
Je suis fou de Florence ; j'ai honte de Paris. Certes, ce ne sont pas de belles maisons neuves à six étages, sur des trottoirs d'asphalte, avec des pavés de bois. Mais cela m'est bien égal, à moi, ce luxe d'aises, et cette brillante vulgarité. Au lieu que lorsque je traverse, sur le pavé de lourdes dalles, la place de la Seigneurie, ou la place du Dôme, mon cœur saute de joie.

Où est-ce qu'on a jamais vu une cathédrale, peinte à fresque par Ghirlandajo, sculptée par Donatello et Michel-Ange, élevée par Brunelleschi, avec des boiseries de Finigueira, et des orfèvreries de Ghiberti ? Et ici un lion, de Donatello. Et là, un David de Michel-Ange. Ou le Persée de Benvenuto Cellini. Ou une statue de Jean de Bologne. Et partout, des galeries, des musées, des palais. Un couvent peint, cellule à cellule, par Fra Angelico. Un bourgeois qui a fait élever le palais Riccardi et l'église de Saint-Laurent. Un autre qui, par jalousie, élève le Palais Pitti ! — C'est prodigieux, admirable, et méprisant pour le reste du monde.

Lettre à Mme Rolland du
12 novembre 1889.

Paestum

Je me sens absolument incapable de vous faire sentir la beauté de Paestum et du temple de Neptune ; les éléments en sont si simples, que notre langue d'analyse n'en peut, en les détaillant, que montrer l'absolue



pureté du goût, sans qu'on puisse imaginer la puissance qui s'impose avec tant de naturel ces règles de bon sens. On dit le Parthénon plus élégant. Mais ce qui me ravit ici, c'est cette force toute franche, cette grâce virile, cette fleur d'héroïsme.

Lettre à Mme Rolland du
17 février 1890.

Le Palatin

Cette singulière montagne est sous clef ; on y entre par un tourniquet ; et c'est un franc par personne, sauf le dimanche. Du reste, ici l'on paie partout, sauf dans les musées papaux. Comme d'habitude, le palais de Tibère, de Caligula, la maison de Livie, —, etc. n'ont éveillé chez moi aucun souvenir. J'étais avec un camarade, dont je me moquais un peu, parce qu'il me disait que ça lui "faisait quelque chose", de voir les restes de l'ancienne Rome. Moi, d'abord, j'ai souvent dit mon antipathie profonde pour les anciens

**QUE DIRE DE LA
CREATION
ARTISTIQUE ?**

Romains ; et puis j'ai beau voir ces amas de colonnes, de fûts brisés, de chapiteaux, de voûtes à demi-écroulées, — etc., je n'y crois pas. On me dit : "Là demeurerait Tibère." De la blague ! C'est une ruine, voilà tout. Et puis, je vous demande un peu, s'émouvoir pour Tibère, ce vieux bonhomme malpropre !

Lettre à Mme Rolland du
16 décembre 1889.

et tout ce qui est et sera, joie divine de

R.R. 1906

L'œuvre musicologique.

Pianiste, historien,
philosophe de la création artistique,
Romain Rolland est un très
grand musicologue.

Professeur à l'École Normale Supérieure, à la Sorbonne, à l'École des Hautes Etudes Sociales, Romain Rolland a joué un rôle de premier plan dans la création de la musicologie et a exercé une influence profonde sur une génération d'étudiants. Il a fait redécouvrir les maîtres italiens, il a renouvelé l'approche des œuvres musicales en les faisant dialoguer avec les autres arts et avec leur temps. L'opéra, la musique baroque, les grands compositeurs classiques, la musique contemporaine, les fanfares populaires, les musiques du monde entier retiennent également son attention. Son œuvre joue de tous les registres pour tous les publics : ouvrages sur les grands musiciens, études de fond et chroniques dans les revues, conférences, volumes d'initiation, chapitres d'encyclopédies, etc.

L'œuvre majeure, **Beethoven, les grandes époques créatrices**, écrite avec la même obstination souple que les cycles romanesques, reste l'exemple rare d'une approche plurielle, profonde et constamment renouvelée de l'œuvre d'art.

Beethoven aux cent visages.

Beethoven, les grandes époques créatrices: une œuvre dont la conception occupe les vingt dernières années de la vie de Romain Rolland, et dont la publication s'étend de 1928 à 1945. Le lecteur contemporain est frappé de la richesse des points de vue portés sur l'œuvre du compositeur.

R o m a i n Rolland élucide le contexte de la création et de la réception des œuvres. Il dévoile les idéologies et les philosophies du temps, scrute la place qu'occupe la musique dans la société. Le lecteur suit pas à pas Beethoven, en une biographie concrète mais morale : espoirs, douleurs, conflits, combats, résolutions occupent la première place. Les proches de Beethoven font l'objet d'une recherche érudite, notamment les amis dont le rôle et le destin sont méticuleusement scrutés. Le processus de

la création artistique est au cœur de l'étude : Romain Rolland met à profit, pour un commentaire serré, les esquisses successives qui peuvent laisser paraître une genèse des œuvres. Les œuvres sont commentées, dans leur mouvement, avec la précision d'une lecture technique, mais aussi avec toute la richesse poétique d'un style métaphorique. Une question philosophique est

sans cesse reposée, celle de l'équilibre entre passion et ordre, dans laquelle Romain Rolland voit le projet esthétique et moral de Beethoven. Enfin, l'auteur n'est pas

absent de son œuvre : le **Beethoven** est bien souvent un dialogue avec Beethoven. Les époques créatrices sont aussi les étapes du cheminement de Romain Rolland.

GESELLSCHAFT DER FREUNDE VON ROMAIN ROLLAND E.V.
Dienstag, 21. März 1967, 20 Uhr, Herkulesaal der Residenz
WILHELM KEMPPFF
spielt zugunsten der Romain-Rolland-Gesellschaft
LUDWIG VAN BEETHOVEN
SONATEN C-dur op.2, Nr.3 - d-moll op.31, Nr.2
e-moll op.90 - As-dur op.110
CONCERTO C. W. WINDGSTEIN
Karten in den bekannten Verkaufsstellen und an der Abendkasse - durchschnittl. Eintritt 8,- bis 10,- auch Preisnachlass, Kaufpreis 10,-, Telefon 562211

**“ Tout ce qui est, est musique:
il ne s’agit que de l’entendre ”**

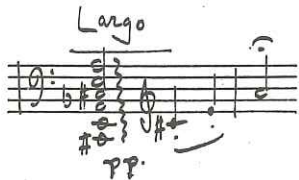
R.R. 1904

Récitatif sur la sonate récitative.

Il s'agit de la sonate opus 31 n°2 de Beethoven, que Romain Rolland nommait "Sonate récitative" et qu'on désigne plutôt aujourd'hui sous le titre de : "La Tempête".

Jamais œuvre n'a jailli plus foudroyante du cerveau de Beethoven. Au lieu de ses habituels tâtonnements dans la nuée, la nuée se déchire d'un coup, et l'Idée surgit toute, comme Pallas armée. D'un trait, tout l'essentiel est jeté. [...] Dès la première esquisse, le premier morceau de la sonate est un être vivant, complètement évolué.

Beethoven n'a, dans l'œuvre définitive, qu'à reprendre textuellement le début de son esquisse, — cette forme exceptionnelle d'introduction-récitatif :



Un grand accord arpégé, *pianissimo*. Un ordre souverain. L'ordre, qui va dominer toute cette tragédie. Le « *Es muss sein!* » [cela doit être] qui sera désormais l'éternel *leitmotiv* de la vie beethovenienne — éternellement contesté : car, dès que l'âme l'a entendu, elle frémit, inquiète, elle essaie d'y échapper :



L'ordre se répète, avec une surprenante modulation en *ut majeur*, qui lui communique un calme saisissant :



Et c'est alors l'affolement de l'esprit, qui fuit en se heurtant, sans pouvoir s'arracher à l'attraction de la pente qu'il dévale par degrés, en tâchant vainement de se retenir à chaque angle,



jusqu'à ce qu'il arrive au fond, où le Maître l'attend. [...]

Le suave *Adagio*, — sa paix élyséenne, son balancement aérien, — chemine à pas feutrés, dans une demi-lumière, qui ne s'élève qu'une ou deux fois au *forte*, sept ou huit fois au *sforzando*, par souffles las d'une poitrine comme oppressée d'extase, et qui s'éteint lentement en un soupir de bonheur qui s'endort...

L'*Allegretto* final est un caprice de *Songe d'une nuit d'été*.

Mais si différents que soient les trois morceaux, ils font preuve d'un art de la construction, tour à tour puissant et délicat, que jamais sonate de Beethoven n'avait manifesté, à ce degré. De ce point de vue architectural, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, du saisissant relief des lignes et des moulures du

QUE DIRE DE LA CREATION ARTISTIQUE ?

premier morceau-récitatif, où un motif de quelques notes, profondément sculpté, détermine la montée des piliers et des voûtes de tout l'édifice, — ou de la géniale fantaisie qui, par une gageure, fait sortir d'un banal dessin de quatre notes, donné par le hasard, une floraison exubérante de volutes ornamentales. Nulle part mieux qu'ici on n'apprécie le rôle du *Rondo* final dans l'architecture de la Sonate. Si le premier *Allegro* est le grand portail et la nef, — si l'*Adagio* en est l'abside ou la coupole, — le *Rondo* final est la flèche.

Une écriture musicale.

Romain Rolland

parle plus souvent d'art que de littérature et son œuvre s'ouvre sans cesse à tous les langages.

La musique occupe dans l'œuvre littéraire une place de choix. Monde du rêve, écho du religieux, langage universel et intemporel, conquête de l'harmonie, la musique est le continent d'évasion de Romain Rolland et de ses personnages.

Le fleuve, les cloches, les chants de la nature appellent ses héros.

Mais la musique n'est pas seulement un thème privilégié du roman rollandien. La composition des œuvres, faite de thèmes et de variations quasi-symphoniques, inscrite dans la durée, peut être qualifiée de musicale. Cela n'a pas échappé aux lecteurs contemporains. Et la phrase de Romain Rolland, façonnée par l'ample rhétorique classique et par le souffle du chant, tissée de motifs et de reprises, impose sa large respiration.

Interprétations d'une musicalité



“ Ce roman d'un musicien, il devra prendre place dans la littérature comme l'exemple d'un roman par un musicien. D'un bout à l'autre de ses dix volumes, il se développe du dedans comme une musique qui s'acroît, circule, pousse, vit. Romain Rolland a dû le rêver, le méditer, le construire dans la musique même, comme un poète de la mer qui fait ses vers dans l'embrun et la salure du large. ”

Albert Thibaudet
Nouvelle Revue Française
1913.

“ Ce que M.R. Rolland appelle conscience, c'est une certaine révolte de l'esprit contre les conditions du réel, révolte qui vient d'une sensibilité inquiète, féminine, musicienne. ”

Henri Massis
Romain Rolland contre la France
1915.

“ Proust, qui s’oppose à Romain Rolland de toutes les manières, a bien tenté de créer, seulement par les mots, la petite phrase de Vinteuil. C’est un beau jeu, mais ce n’est qu’un jeu. Cette musique n’est elle-même que de jeu et de spectacle; elle reste extérieure. Dans notre Jean-Christophe, la musique est plus d’une fois décrite, et vainement. Ce que Christophe invente, je ne l’entends jamais. En revanche, tout le livre est musique par un mouvement épique qui va selon le cours du temps, et par un genre de souvenir en avant de soi, aussitôt passé, aussitôt recouvert. ”.

Alain, *Sur le Jean-Christophe de Romain Rolland*, 1925.

“ Ce bon musicien sait jouer de l’orgue. Mais le vent harmonieux qui sous les touches rend un son de prière, c’est du vent. ”

E. Lamy, *Journal officiel de la République Française*, 1913.

“ Il s’efforce de communiquer [aux mots] ces grandes ondulations indéterminées de sentiment, dont une âme amoureuse de musique a besoin. ”

Du Fresnois, *l’Opinion*,
7 juin 1913.

“ Jean-Christophe a pour héros la musique, est une transcription littéraire d’une symphonie, ou de plusieurs symphonies, doit être compris dans une clé musicale. La division du temps de l’histoire, les coupes sans chapitres, les variations de l’action, les entrelacements des épisodes et les ondes concentriques du récit, les symboles et les surgissements de la passion, doivent s’y entendre dans un esprit musical. ”

Ramon Fernandez,
La Nouvelle Revue Française,
juin 1942.



**LA LITTÉRATURE
PEUT-ELLE SE
NOURRIR DES
AUTRES ARTS ?**

Tout est musique pour un cœur de musicien

Tout ce qui vibre

et
s'agite
et
palpite,

les jours d'été ensoleillés
les nuits où le vent siffle
la lumière qui coule
le scintillement des astres
les orages
les chants d'oiseaux
les bourdonnements d'insectes
le frémissement des arbres
les voix aimées

ou

détestées

les bruits familiers du foyer
de la porte qui grince
du sang
qui gonfle les artères
dans le silence de la nuit

Tout ce qui est, est musique :

il ne s'agit que de l'entendre.



**LA LITTÉRATURE
PEUT-ELLE SE
NOURRIR DES
AUTRES ARTS ?**

Des œuvres métissées.

Si la musique occupe une place centrale dans l'œuvre de Romain Rolland, la curiosité de l'écrivain vis-à-vis des diverses formes artistiques est constante. Le théâtre de Romain Rolland ne se borne pas au texte dit. Il met à profit la dynamique de l'espace scénique, le rôle symbolique des objets, la valeur évocatrice des décors, la configuration des salles, le rythme de la représentation. L'espace-temps du théâtre rollandien est l'une des originalités essentielles d'une dramaturgie toujours renouvelée. Dans le *Robespierre*, la recherche de mise en scène inclut le cinéma, dont Romain Rolland a suivi les développements avec un intérêt critique. L'écrivain avait déjà élaboré un scénario de film avec son illustrateur Frans Masereel : *La Révolte des machines ou la pensée déchaînée*.

Langages théâtraux

Le théâtre de Romain Rolland n'est pas de ceux qu'on reconnaît facilement, parce qu'ils reposent toujours sur les mêmes procédés. Bien au contraire, Romain Rolland a expérimenté des formes très diverses de théâtre et exploité pleinement les langages de la représentation.

L'esprit de la dramaturgie prend des formes très contrastées : parfois, tout est fait pour que le public participe pleinement à la représentation : parfois, au contraire, la distance critique chère à Brecht est méthodiquement recherchée. Le découpage temporel des scènes est très varié, depuis les pièces qui se déroulent dans une totale continuité, comme *Le Jeu de l'amour et de la mort*, jusqu'à celles qui sont constituées d'une série de tableaux indépendants, comme le *Robespierre*.

L'utilisation de l'espace scénique est très riche chez Romain Rolland. Dès les premières pièces du *Théâtre de la Révolution*, les innovations étaient radicales. *Le Quatorze Juillet* avait beaucoup déconcerté les critiques, en fonction d'une structure originale mettant la foule au centre du mouvement théâtral et suscitant la participation de la salle. Firmin Gémier avait pu y expérimenter pleinement l'idée nouvelle de "mise en scène". Pour le *Robespierre*, Romain Rolland a soigneusement pensé les dispositifs scéniques, pour nous faire regarder l'action politique de divers points de vue. Tantôt il nous place au cœur de la Convention, tantôt il nous montre l'orateur sans le

public ou le public sans l'orateur. A la terrasse d'un café, il concrétise une situation politique par le jeu des présences et des mouvements. Pour ce faire, il trace des croquis sur les brouillons de sa pièce. La mort de Maximilien est évoquée par un scénario cinématographique, porteur des hallucinations et réminiscences du héros.

La révolte des machines Scénario ou farce scripturo-graphique ?

Romain Rolland avait rencontré le graveur Frans Masereel en Suisse pendant la guerre. En 1919, une collaboration plus étroite s'était établie à l'occasion de la publication de *Liluli*, farce amère que Masereel avait illustrée de dessins grotesques.

Masereel suggéra alors, en 1921, la réalisation d'un film conçu dans un esprit comparable. " Ce ne serait pas la peine que des hommes comme nous s'occupent de cinéma, commente l'écrivain, si ce n'est pas pour chercher à en tirer le maximum qu'il peut donner, — un mouvement vertigineux de masses humaines, de forces de la nature, de peuples, de siècles, de rêves".

Romain Rolland, qui rédige d'emblée un premier scénario, réfléchit aux voies d'un " ART PSYCHOCINÉMATIQUE " et au partage des rôles qu'il suppose. En l'occurrence, il s'agit d'une " FARCE ÉPIQUE POUR CINÉMA " ou d'une " ÉPICO-TRAGICOMÉDIE CINÉMATOGRAPHIQUE ".

Chemin faisant, loin d'être un simple prétexte au tournage, l'œuvre prend un style propre. Dans la jubilation du dialogue entre écriture et gravure, la créativité se

libère. “ La scie automobile, la grue munie de bennes, la grue sur rails, l’élévateur, sont très suggestifs. Ils ont déjà des gestes humains. — Amassez-en le plus possible, et chauffons !...”

L’œuvre n’ayant pas été réalisée au cinéma, elle fut publiée en 1921. Toutefois Romain Rolland pensait que *La Révolte des machines* n’était pas faite pour être LUE, mais pour être VUE. Aussi insiste-t-il pour que ses textes, schématiques et laconiques, soient mis en scène. “ Il faudrait inaugurer (ou reprendre) pour le scénario d’un film, un système de MOTS A EFFETS, — analogues aux aspects que la projection du film représente grossis...”

Faute de devenir une forme expérimentale de cinéma, *La Révolte des machines* est une création originale, métaphore du cinéma dans le livre, combinant la littérature, la typographie et la gravure.



Visions de Maximilien mourant

À ce moment, un nuage de souffrance passe sur le visage de Robespierre ; et ses yeux se ferment, pour la cacher.

Alors, la scène s’obscurcit d’une nuée rougeâtre, puis jaune cendre, au milieu de laquelle se substitue à l’image réelle l’image sur l’écran de la même scène : Robespierre couché sur la table ; puis, sa figure se rapproche, tout ce qui l’entoure disparaît ; et l’on ne voit plus, en gros plan, que le haut de la face de Robespierre, ses yeux dilatés par la souffrance, qui semblent occuper tout l’écran... Puis cette vision même s’efface : toute la scène a disparu dans une nuit, qui brusquement s’éclaire. Et sur l’écran vont se dérouler les visions de Robespierre.

Tandis que défilent les visions, une voix les commente sobrement, voix de Robespierre, songeuse, mélancolique, lente et un peu monotone.

LES VISIONS

- 1 - Une vue d’Arras, sous un ciel gris ;
- 2 - Un début de printemps tardif et frileux, les premières pousses.
- 3 - Quelques rayons sans chaleur, entre les nuées pluvieuses qui se font, se défont et se refont. Des giboulées dans le soleil.

4 - Une vieille rue. Une vieille maison.

5 - Dans l’escalier sombre, aux marches de pierre, grises et usées, un petit garçon de six à sept ans, vêtu de deuil, rêve, assis sur une marche, près d’une lucarne, la tête appuyée au mur, regardant au ciel passer les nuées.

6 - Dans la cour sordide d’un vieux collègue provincial, un garçonnet de dix à douze ans, adossé au mur, dans un coin, s’absorbe dans la lecture d’un livre, sans prêter attention aux jeux bruyants de ses camarades.

LA VOIX

Mélancolie des jours d’enfance — de la vieille ville — de la maison froide sans parents — l’enfant sans mère, comme Rousseau... On n’était pas fait pour être heureux...

Robespierre, extrait.

LA LITTÉRATURE
PEUT-ELLE SE
NOURRIR DES
AUTRES ARTS ?

“ Une vraie collaboration où le récit littéraire et la vision du peintre se complèteraient mutuellement au cours du même travail de création. ”

R.R. 1921

Ancrages d'un itinéraire complexe.

“Né catholique, d’une famille catholique, dans une ville catholique”, Romain Rolland, dès l’enfance, se sent emprisonné dans la religion qui lui est inculquée. Ses premiers souvenirs sont “de cérémonies bourdonnantes d’orgue, d’obéissance qui sommeille sur une chaise de l’église Saint-Martin”. Tôt, il rompt avec le catholicisme qu’on lui a enseigné — un catholicisme d’ailleurs empreint de jansénisme dont il dénonce le pessimisme foncier, car, déclarera-t-il plus tard, il ne conçoit pas un Dieu sans joie. Il acquiert la conviction que l’Art “est un nouveau Christ”. Sa mission d’artiste est désormais fixée; il y restera fidèle: “Si j’ai donné ma vie à l’Art, c’est qu’il m’est un contact perpétuel avec le divin. Je tâche de communiquer aux autres ce merveilleux toucher de l’Éternel, qui affleure sous les formes vivantes.”

Trois personnages des *Tragédies de la Foi*

Clifford

Le Maréchal Clifford commande l’armée anglaise venue réduire la révolte autonome du Transvaal. Las, frappé par la double mort de son enfant et de sa femme, ému par la foi intense des femmes afrikaners, révolté par les mensonges de la politique et par les effets de l’intérêt financier, il ne croit plus à la justesse de sa mission. Il choisit tout de même de la mener jusqu’au bout, pour éviter qu’un autre l’accomplisse sans humanité. Mais l’intransigeance des adversaires et la cruauté des anglais qui l’entourent l’empêchent d’assurer une issue humaine à la guerre. Il sera assassiné, au moment de la défaite des insurgés, par un enfant afrikaner qui lui rappelle son fils perdu. «Le plus coupable, déclare-t-il, est celui qui fait le mal par faiblesse, sachant qu’il le fait, et en ayant le regret».

Le temps viendra, 1903

Aert

Héritier de la famille régnante, dans une Hollande imaginaire, Aert est enfermé dans une prison dorée : le Stathouder, responsable de la mort de son père, a mis en servitude son pays: il entoure Aert d’égards et lui offre des plaisirs pour endormir tout désir de vengeance. Mais Aert s’impose de résister à tout plaisir (et

notamment à toute relation avec une femme) pour conserver son énergie révoltée. Il refuse de se soumettre à l’injustice pour préserver la paix. Il confie seulement ses plans d’évasion et de soulèvement à son ami Dirk et à la princesse Lia qui l’aime. Ceux-ci, voulant le sauver, dénoncent la révolte et provoquent, malgré eux, l’extermination des insurgés qui avaient fait confiance à Aert. «J’ai été trop faible ; je n’ai pu me passer d’amis. Ah ! Stupide cœur ! J’étais fort contre mes ennemis. Mes amis m’ont perdu», déclare Aert avant de se jeter par la fenêtre.

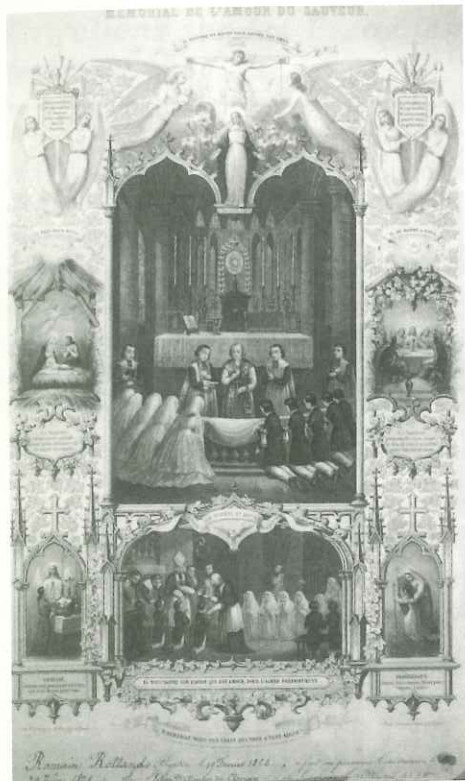
Aert, 1898

Lux

Adam Lux a conçu un amour spirituel mais intense pour Charlotte Corday, meurtrière de Marat, en qui il voit le bras de la justice qui se sacrifie pour tuer la haine. Mais le geste de Charlotte n’est pas si pur : il a frappé un homme et non le Mal. Lux ne voit plus d’espoir en l’action. Après avoir crié ses espérances perdues et appelé le peuple à l’amour, il se donne la mort en public, dans l’espoir d’être le vaincu-vainqueur, l’instrument du bonheur. Son ami Faber commente ainsi ce geste : «Tu as donné ta vie, mais le miracle n’est point venu. Toi seul es le miracle, cœur ivre de mourir, de te donner en pâture à l’humanité». L’idéal de pureté de Lux exprimait-il autre chose que sa peur de la vraie vie ?

Le Triomphe de la Raison, 1899

“Le non est une affirmation de vie, comme lâcheté de l’esprit”



Freud et Romain Rolland

La correspondance entre Freud et Romain Rolland, stimulée par Stefan Zweig, a été succincte mais très intense.

Les deux hommes se considéraient mutuellement comme de grands créateurs et partageaient un idéal culturel romantique. Ils représentaient l'un pour

l'autre des modèles stimulants et contrastés : Romain Rolland avait noblement défendu l'idéal de paix, Freud avait combattu les représentations idéalisées de l'homme et révélé la force profonde des pulsions de mort.

Pour Sigmund Freud, Romain Rolland représente "la plus précieuse de toutes les illusions, celle de l'extension de l'amour à tous les enfants du monde", espoir dont il souhaite la réalisation sans s'autoriser à y croire. Pour Rolland, Freud est "le Christophe Colomb d'un nouveau continent de l'esprit", celui qu'il s'emploie lui-même à sonder dans *l'Ame enchantée*.

Ce dont il s'agit, au fil du dialogue, c'est du statut de nos croyances et de la valeur de l'idéal. Et aussi du lien secret qui unit deux histoires personnelles qu'un deuil d'enfance marque profondément.

La parution de *Liluli*, farce sur l'illusion, et celle de *l'Avenir d'une illusion*, s'inscrivent dans cette confrontation discrète mais profonde. *Malaise dans la civilisation*, publié par Freud en 1930, est construit comme un dialogue avec "l'un de ces hommes éminents [qui] se déclare dans ses lettres mon ami". Freud adresse enfin à Romain Rolland, pour son soixante-dixième anniversaire, son plus essentiel texte autobiographique,

Un trouble du souvenir sur l'Acropole.

Le statut de la religion est au cœur de ce dialogue, et notamment le "sentiment océanique" que décrit Romain Rolland dans ses œuvres, sentiment que nous pouvons éprouver, dans certains moments privilégiés, d'échapper à notre condition immédiate pour baigner dans une totalité qui nous dépasse. Ce sentiment, dont Freud nie qu'il soit un réel signe du surnaturel, est tout aussi étrange pour le chrétien sans église qu'est Romain Rolland que pour le juif athée que se déclare Freud.

La correspondance de Freud révèle la force d'affection que Romain Rolland a pu susciter chez de nombreux contemporains. Freud confessait : "je puis vous avouer que je n'ai presque jamais ressenti comme avec vous cette mystérieuse attraction d'un être vers un être".

**NOS FOIS
SONT-ELLES
DES ILLUSIONS ?**

le oui. Il n'est de mort que le mentir. Le mentir à soi-même. La

R.R. 1924

La ligne de faîte.

“Je suis d’une nature profondément religieuse (à ma façon, qui est libre)”

écrit Romain Rolland en 1928.

Comme Tolstoï, il se tourne vers les religions d’Asie dont il découvre la parenté avec le christianisme et écrit *les Vies de Ramakrishna* et de *Vivekananda*.

A la veille de la seconde guerre, Romain Rolland quitte la Suisse pour retrouver sa Bourgogne natale. Il s’installe à Vézelay qui “vit jadis prêcher la Croisade, et les rois de France et d’Angleterre, Philippe-Auguste et Richard Coeur-de-Lion, s’y enrôler pour la Terre Sainte.”

Sans se laisser enrôler dans les rangs du catholicisme, Romain Rolland, qui s’est retiré du cercle de l’Action, est sensible à cette atmosphère quasi-mystique. Il retrouve Claudel et Louis Gillet, grâce à sa femme Marie, se lie avec des personnalités religieuses, s’intéresse aux livres de spiritualité, enfin, médite les Evangiles.

Mais il ne reconnaît pas la divinité du Christ et la foi reste pour lui une “belle étrangère”. C’est empreint de ces convictions qu’il écrit, moins de trois mois avant de s’éteindre, un ultime texte, *les Entretiens sur les Evangiles*.

PALAIS DES BEAUX-ARTS
ASSOCIATION DES AMIS DE ROMAIN ROLLAND
SAMEDI 4 DECEMBRE 1948
A 17 H. 45
CONFERENCE
donnée par Son Excellence Monsieur
**PAUL
CLAUDEL**
LA PENSEE RELIGIEUSE
de
ROMAIN ROLLAND
LA CONFERENCE SERA HONOREE DE LA PRESENCE DE
S. M. LA REINE ELISABETH
Prix des places de 40 à 75 francs
Bureau de location du Palais des Beaux-Arts, 23, rue Ravenstein, téléphone 113.75 (de 8 à 17 h.)

“ Je suis peut-être plus religieux qu’eux. Il ne me manque que la foi. Mais le désir que j’en ai y supplée.”

R.R. 1944

Entretiens sur les Évangiles (extraits, 1944)

Retiré à Vézelay, où il se sent en captivité pendant l'occupation, Romain Rolland relit les Évangiles qu'il n'avait pas ouverts depuis son enfance. Sans doute se rapproche-t-il ainsi de sa mère, dont la piété avait marqué ses premières années. Sa lecture est pleine de sympathie pour Jésus, dont la profonde humanité l'intéresse plus que le statut théologique et dont le message et l'action suscitent souvent son enthousiasme. Mais elle reste celle d'un grand écrivain, attentif à la saveur des textes et sensible au charme particulier de chacune des "quatre bouches annonciatrices de la Bonne Nouvelle".

Je trouve d'une incroyable pauvreté psychologique ceux qui n'ont vu dans ce grand drame humain qu'un jeu de symboles et d'allégories, une crise abstraite de l'esprit, procédant de l'idée théologique au fait réel inventé et doutant que Jésus ait jamais existé.

Ce dont je suis sûr, au contraire, comme de ma propre existence, c'est de celle de Jésus. Son humanité m'est attestée par ces beaux récits, naïfs, sincères, les Évangiles, que jamais un abstracteur de quintessence idéologique n'eût pu inventer : car ils abondent en traits spontanés et imprévus, comme l'apparence de faits dans la nature ; et tantôt ils livrent des faiblesses des narrateurs, que ceux-ci étaient les seuls à connaître, tantôt les grandes paroles qu'ils transmettent passent trop haut par-dessus leurs têtes, pour qu'elles aient pu sortir de leurs âmes

probes, mais timorées. [...]

A chacun des cinq voyages, aller et retour, se relie de beaux épisodes, que seul Jean a retenus : — au premier retour en Galilée, l'entretien avec la Samaritaine ; — au deuxième voyage, la guérison du paralytique à la piscine de Bézatha ; — au troisième, le jugement de la femme adultère ; — à la veille du dernier voyage, la résurrection de Lazare. Que l'on fasse le compte de tout ce que de pareils récits nous ont gardé d'illuminant et d'émouvant ! Combien, si nous ne les connaissions, Jésus nous serait moins proche, et moins cher, quel frémissement particulier de la chair et de l'âme se dégage de certaines paroles et de certains gestes immortels ! Imaginez ce que serait sans eux une vie de Jésus ! Que l'homme-Jésus y aurait perdu de sa vivante, chaude, fraternelle humanité !

Ce ne serait rien encore. Si nous n'avions pas Jean, l'Évangile manquerait du cœur de son cœur ; tous ces beaux, intelligents, profonds, subtils entretiens seraient privés de leur couronnement ; nous n'aurions point la sublime confession dernière, où l'âme se livre, jusqu'en ses secrets les plus intimes, avec une effusion de tendresse, qui prend congé de ses bien-aimés : — tout le divin Entretien après la Cène. Mais qui l'eût pu écrire, sinon "le disciple que Jésus aimait" ? Toutes ces pages viennent du cœur (*vom Herzen zu Herzen*), du cœur de Jésus, du cœur de Jean qui y est baigné. [...]

Jean-Baptiste, moins exclusif des devoirs quotidiens, ne demande pas aux publi-

cains et aux soldats mêmes de renoncer à leur métier [...] Il leur demande simplement d'exercer leur métier avec probité. — Jésus leur dira : — « Laisse tout, et suis-moi ! » - J'eusse aimé à le voir donner l'exemple de l'aide matérielle à apporter aux autres, exercer, à l'occasion, ses talents de menuisier, de charpentier. Il manque à l'Évangile cet exemple du bon travail, exact et probe, exercé par le maître et son équipe. — Et cet oubli, ou cette négligence volontaire, où un faux idéalisme verrait la marque d'un privilège divin, m'est au contraire un indice que Jésus était un homme, non sans faiblesses, — dont la moindre ne fut pas la supériorité dédaigneuse qu'il attribuait à la méditation idéaliste (cet aristocratismes de l'esprit, que nous connaissons trop !) sur l'humble et virile action du travail journalier. - A la belle prière : « *Donne-nous notre pain quotidien !* » j'aurais souhaité

**NOS FOIS
SONT-ELLES
DES ILLUSIONS ?**

qu'il ajoutât : — « *Donne-nous de gagner par notre travail quotidien, notre pain quotidien !* »

La route en lacets qui monte.

Romain Rolland a beaucoup exprimé, dans ses romans, dans ses biographies, comme dans son autobiographie, une conception de la vie fondée sur l'évolution constante. Il évoquait le mot de Goethe : " *Stirb und werde*" (*Meurs et deviens*). Au cours d'une conversation avec le jeune normalien en 1886, Renan avait employé l'image de la route en lacets, qui caractérisait pour lui les progrès de l'humanité. Romain Rolland a sans cesse repris cette métaphore pour caractériser son propre cheminement, tendu vers l'avant. Il la préférait aux images flatteuses d'une position bien arrêtée ou d'une carrière bien droite. Aussi Romain Rolland est-il souvent revenu sur son passé pour le relire, afin d'en comprendre les erreurs et d'en faire apparaître de nouvelles significations. Mais il n'a jamais renié les convictions qu'il avait défendues ni prétendu avoir atteint une vérité dernière.

Préface des Mémoires, février 1939.

Je n'ai jamais cessé d'observer la vie — celle des autres et la mienne — surtout la mienne, car je la vois de plus près.

Et je ne suis pas étonné de les voir changer. Mais mes yeux qui les observent, au cours d'un demi-siècle, ont, eux aussi, changé.

Quand ils relisent mon journal, que j'ai écrit, toute ma vie, ils ne revoient plus le jeune homme que j'ai été, avec le regard de ce jeune homme, ni de l'homme de quarante ans, même plus celui de soixante. Jamais je n'ai mieux senti qu'en confrontant ensemble ces témoignages fixés de tous les âges d'une vie, le flux incessant de la vie et de l'être intérieur.

La passion hallucinée du jeune étudiant de Paris et de Rome, qu'au seuil de la vieillesse évoquait, en le transfigurant, l'auteur du *Voyage intérieur*, m'apparaît aujourd'hui, dans l'ensemble des passions, des idées de son temps, comme le témoignage documentaire d'un âge historique révolu, dont aujourd'hui se dégagent les lois et se dissipent les illusions.

Où est la vérité ? Dans le regard de vingt ans, dans celui de quarante, de soixante, ou dans celui qui est le mien, qui est le moi d'aujourd'hui ?

Elle est ici et là.

Elle est, l'une après l'autre, toutes les marches de l'échelle ; elle est toute

l'échelle.

Pour ne point faire tort à la vérité passée, je devrais la laisser parler, toute chaude des douleurs, des espoirs et des illusions qu'elle entretenait.

Et doit parler aussi la vérité d'aujourd'hui, détachée, objective — (elle le croit, et c'est peut-être une illusion de plus) —, dont la passion dernière est dans la connaissance, et dont l'ultime joie est dans la lucidité..

« *Durch Leiden Licht...* ».

NOUVELLE CARTE D'EUROPE DRESSÉE POUR 1870



L'ANGLETERRE, le lion, porte de rage et en colère presque l'IRLANDE qu'elle tient en laisse. L'ESPAGNE fume, appuyée sur le PORTUGAL. La FRANCE repousse les accrochements de la PRUSSE, qui avance une main sur la HOLLANDE l'autre sur l'AUTRICHE. L'ITALIE, assis, dit à Rome: « On donne les pièces de 10. La COSSÈ, et la BARBARISSE... un vrai Garrecho qui rit de tout. Le DANEMARK, qui a perdu ses jupes dans le Bosphore, espère les reprendre. La TURQUIE d'EUROPE baille et s'éveille. La TURQUIE d'ASIE agrippe le front de son seraglio. La Suisse fait des bonds de joie. Et la RUSSIE ramassée à un campagnon qui voudrait remplir un bœuf.

*“ Pour qui sait voir,
chaque minute, bien rem-
plie, enclôt l'essence de ce
qui fut et de ce qui sera. ”*

R.R. 1940

**NOTRE
HISTOIRE NOUS
APPARTIENT-
ELLE ?**

Regards sur l'an mille-neuf cent

La vieille société s'écroule : c'est un grand bonheur... dans la démolition prochaine, il est inévitable que bien des innocents, bien des honnêtes gens succombent ; et je crois que nous serons du nombre des sacrifiés. [...] Mais ce n'est pas une raison pour nier la grandeur (chaotique, si l'on veut) et le bienfait de cette lutte. Pour moi, quand je sens la fureur de foi socialiste, ou religieuse, qui se lève de tous côtés en ce moment, je lui pardonne d'avance de devoir m'engloutir, moi et les miens ; et je sacrifie volontiers, je vous assure, tout ce que j'aime le mieux [...] pour l'espoir d'une renaissance, d'un principe nouveau de vie, d'un idéal, d'un Dieu prochain.

Lettre à Malwida von Meysenbug,
17 décembre 1897.

Puissent les lecteurs de ce livre être indulgents pour ses péchés de jeunesse, son humeur batailleuse, son intransigeance passionnée, et cette frénésie de justice qui veut faire table rase de tout, afin de tout reconstruire ! Si nous nous sommes trompés, le spectacle des erreurs d'une génération, aussi bien que celui de ses efforts heureux, peut être un enseignement. Ce n'est pas à nous de juger. Que l'avenir nous condamne, si notre crime fut de croire trop en l'avenir !

*Préface à la seconde édition
du Théâtre du peuple,* 1913.

Comme les meilleurs de la jeunesse de son temps, il était sous la fascination de Jaurès, et s'efforçait de modeler son action oratoire sur la parole splendide du grand rhéteur, pleine de visions prophétiques et de mirages illusoire. Il proclama le devoir du rapprochement entre le peuple et les intellectuels. Ce lui fut un thème de discours fort éloquent. Si le peuple — qui manquait de loisirs — n'en connut pas grand chose, ils émurent les loisirs de la jeune bourgeoisie.

l'Ame enchantée,
Annette et Sylvie, 1922.

Le combat que j'ai livré, je l'ai perdu. Il n'était peut-être pas à gagner. Il y eût fallu des énergies plus grandes, plus riches que celles qui m'ont été attribuées. En eussé-je même disposé, j'aurais échoué. On n'agit pas sur son temps, à moins d'agir avec lui. Trop souvent, j'ai agi sans lui, ou contre lui. Je me suis fait un nom, ce n'est pas assez. En presque tout ce que j'ai voulu, j'ai été vaincu. Là où j'ai paru vaincre, ce fut toujours le fruit d'un malentendu.

Mémoires, 1940.

Ce fut une poignante tragédie. Car cette génération, qui a compté par centaines les âmes les plus nobles, les plus idéalistes, les plus immaculées que la France ait jamais produites, s'est engouffrée presque entière dans la fosse de 1914. Beaucoup de ces jeunes hommes ont été mes amis, et jusqu'au dernier jour, jusqu'à l'heure de la mort, certains ont tenu ma main : leurs

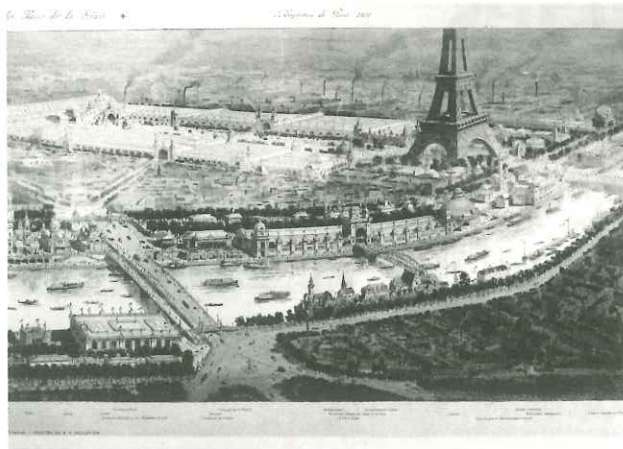
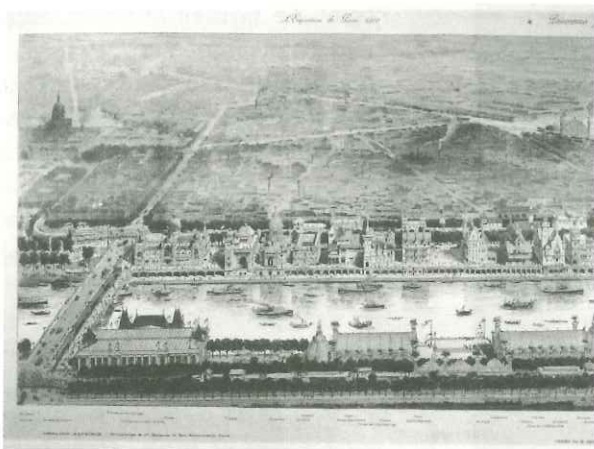
lettres en font foi. Mais le son de ma pensée ne leur était parvenu qu'au travers de croyances préalables ou de besoins de croire très différents des miens. Ma formation d'esprit était autre, étrangère à la leur, et, au fond, presque opposée. J'étais sorti du Doute de Renan et du Réalisme panthéistique de Spinoza. Des illusions, j'en avais peut-être, dans la sphère métaphysique. Mais aucune, sur le terrain des hommes et des faits.

le Périple, 1940.

L'Océan était fendu, à cette aube du siècle, par des milliers de proues ardentes, qui s'assemblaient, pour la plupart, autour de quelques vaisseaux amiraux. Pourquoi fallait-il que ce fût en animosité, d'un groupe à l'autre ! Cette passion de s'affirmer ne va presque jamais sans une passion de s'entre-nier. Et la violence des oppositions mutuelles ne tarde pas à s'exaspérer jusqu'aux plus aveugles injustices.

Péguy, 1944.

Aux premiers chocs, en 1900, quand les premiers coups de pioche fendirent le mur du déterminisme rationaliste, qui assurait l'ordre de la science et de la politique, on imagine (on aurait peine à imaginer) la violence du torrent subitement débordant, formé de vingt filets d'eau qui dévalaient de toutes les pentes, et confluèrent en un impétueux mysticisme : — le mot, le cri qui partout retentit en même temps, dans les bouches des partis les plus différents. A tel point que moins importante nous apparaît aujourd'hui, pour l'histoi-



re, la qualification de ce mysticisme et sa substance, que le fait brut de son déclenchement. Il a le caractère fatal, inéluctable, d'un âge de crise psychophysiologique, dans le développement historique de l'humanité.

Péguy, 1944.

Ce n'est rien apprendre sur le caractère explosif et nécessaire des idées nouvelles en 1900, que de dresser leur arbre généalogique en remontant dans la famille de la pensée pure à la Critique révolutionnaire de Kant, — cette entrée en scène du relativisme, dès la fin révolutionnaire du XVIII^e siècle. Il a fallu sortir des philosophies et en venir aux bouleversements accomplis dans le corps même de l'humani-

té, dans sa structure morale et intellectuelle, par les grandes inventions techniques, qui ont déclenché de nouveaux rythmes de vie, qui ont modifié la vue, l'ouïe, le souffle de l'homme, et sa marche, son Temps, son Espace, tous ses cadres.

Péguy, 1944.

**NOTRE
HISTOIRE NOUS
APPARTIENT.
ELLE ?**

Les cercles de l'enchantement.

L'Âme enchantée, publiée entre les deux guerres, ne jouit pas de la même célébrité que **Jean-Christophe**. Pourtant, ce cycle romanesque propose une conception très riche du personnage de roman. Annette Rivière, dont le nom est évocateur du flux de l'existence, n'est pas définie une fois pour toutes. Elle traverse les cercles successifs de l'enchantement. A chaque étape, elle se définit, avec son histoire, ses désirs, ses illusions. Cette conception de l'identité, étayée sur la psychanalyse mais aussi fondée sur une psychologie des profondeurs propre à Romain Rolland, fait une grande place au conflit, aux mutations et à la création des héros par eux-mêmes. Le temps de la vie, ses étapes, sa durée et son rythme ne sont pas le simple cadre de l'identité, ils jouent un rôle essentiel dans sa constitution. Auteur d'une œuvre autobiographique majeure, Romain Rolland porte sur sa propre vie un regard comparable.



Biographie et autobiographie

La dimension biographique est essentielle dans toute l'œuvre de Romain Rolland. Elle se traduit avant tout vis-à-vis de sa propre vie. Romain Rolland écrivait, non sans malice, "je n'ai jamais cessé d'observer la vie — celle des autres et la mienne — surtout la mienne, car je la vois de plus près". Il a tenu régulièrement un journal, dans lequel il consignait ses impressions, explicitait ses choix, notait la trace de l'actualité, exprimait les interrogations de son temps. Son **Journal des années de guerre** prend ainsi la forme d'une "Histoire de l'âme européenne pendant la guerre des nations".

L'écriture autobiographique de Romain

Rolland est puissamment originale. Les **Mémoires** reprennent sans concession le fil de la jeunesse, jusqu'à ce que l'an mille-neuf-cent les fasse bifurquer vers Péguy. **Le Voyage intérieur**, entrepris au moment de la découverte de la psychanalyse, s'organise autour de quelques grands thèmes, à la recherche des traits les plus forts d'une identité profonde. La vie se lit métaphoriquement, suivant les images de l'arbre, du sagittaire, du périple, du seuil, etc. La biographie s'est faite "songe d'une vie".

Mais au-delà de l'autobiographie, c'est toute l'œuvre de Romain Rolland qui est habitée presque obsessionnellement par la dimension historique et psychologique de la vie. Ses grandes convictions s'expriment dans des destinées : le jeune amour de **Pierre et Luce** fauché par la guerre, la lente conversion de **Clérambault** à la liberté de pensée. La déconstruction de la chronologie par le récit, dont la mode se développe entre les deux guerres, n'a pas de sens pour Romain Rolland. Car le temps est pour lui cela même par quoi s'exprime l'humanité de l'homme.

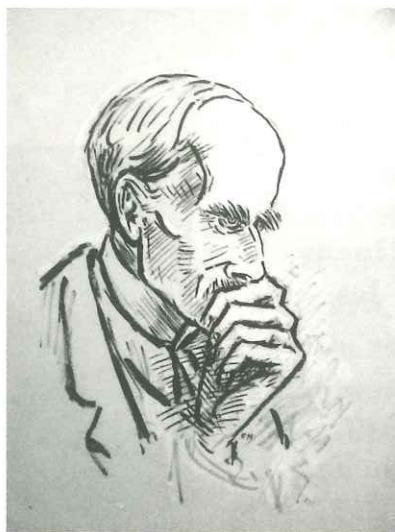
“ A chaque tissu qui tombe, elle se croit nue. Mais un autre tissu se substitue au précédent. ”

L'Âme enchantée (Extrait)

Ce n'était plus la mélancolie inquiète, cette dépression neurasthénique, qui avait précédé la maladie de l'enfant, et que la maladie de l'enfant avait dérivée, — ces jours de la vie qui chôme, où elle se sentait vidée de forces et d'intérêt : la mer étale, avant le reflux...

C'était le retour du flux océanique. Il s'annonçait par un grondement de flots, un surgissement nocturne. La maternité avait, pour un temps, assouvi les éléments passionnés. La fatigue matérielle d'une vie de travail leur opposait un barrage. Mais, dans l'ombre amassés, ils battaient contre le rocher. L'âme, dont la croissance monte en serpentant le long des cercles de la vie, se trouvait revenue dans un état voisin de celui où elle avait passé, quatre ou cinq ans auparavant [...] Voisin, mais pas le même. On revient en tournant au-dessus du passé ; on n'y redescend plus. L'être d'Annette avait mûri. Son trouble n'avait plus l'aveugle candeur de la jeune fille. Elle était femme ; ses désirs étaient aigus et clairs. Elle savait où ils la menaient. Et si elle ne voulait pas le savoir, c'était précisément qu'elle le savait. Sa volonté n'avait pas moins mûri que sa chair. Tout était devenu plus riche. Et tout avait pris un accent passionné.

Aussi, la réapparition de ces démons familiers, — redoutés, — fut un midi orageux qui s'amasse. Pesant silence, silence gros des tumultes à venir. Il succédait à l'insouciant joie, aux chagrins insouciantes de la jeune matinée. Les ombres, jusqu'alors, sur le visage d'Annette, glissaient sans s'arrêter. Maintenant elle était tendue.



“ Ma physionomie ”

“Je me défie de l'interprétation de ma physionomie par les artistes [...]. Je ne me livre guère. [...] Je suis masqué. Il faut avoir, depuis longtemps, la clef de mon visage, pour voir l'être vivant et vrai sous le voile. Je suis resté meurtri de tous les essais qu'on a faits, jusqu'à présent, pour me “fixer” dans un dessin, ou une sculpture. C'est pis que de s'en aller, sans visage, dans la mémoire des hommes!”

A Valère Férenczy

Frans Masereel «est un vrai artiste. Il y avait plaisir à le voir travailler (je ne me dérangeais en rien de mes occupations). Il a pris une vingtaine ou plus de croquis, dont trois ou quatre resteront. S'ils ne me font pas beau, c'est

que je ne le suis pas. Mais comme ils sont intelligents - ! [...] Dans un dessin, Masereel attrape une expression des yeux; dans un autre, un pli des lèvres; ou un mouvement; et il le sait; et il saura ensuite combiner à loisir ces éléments justes. Il est même capable maintenant de me voir de mémoire. - Je suis certain que cet album de dessins sera plus tard consulté! Il en dit plus sur moi que le livre de Seippel. - Et il me révélait à moi-même.»

A sa mère, 1919.

« De grands yeux bleus, d'un bleu de mer, graves et purs, avec un regard d'aigle. Des yeux qui semblent ouverts pour planer sur les temps et les hommes. Des yeux infinis, des yeux humains comme aucuns autres. Dans le visage émacié, ces yeux sont tout, - la vie et l'esprit. Ils donnent le sentiment de l'âme. Un homme est par quelque mystère doué d'éternité, puisque voilà ces yeux jetant leur feu d'intelligence fascinante.”

Pierre Jean Jouve.
Romain Rolland vivant, 1919.

**NOTRE
HISTOIRE NOUS
APPARTIENT-
ELLE ?**

Ô divine Harmonie !
Je te vois poindre au loin, dans
l'abîme de ma nuit, comme la lueur
d'une étoile, par la déchirure des
nuées.
Je tends les mains vers toi.
Les ténèbres te recouvrent et se
rouvrent. Tu reparais, plus proche.
Je te veux, je te veux !
La nuit pâlit, et ta flamme m'aspire.
Je suis à toi. Je t'ai.
Tu me prends et je te prends.
Je disparaiss en toi.
Ô joie ! Je suis au terme...
— Au terme ? Il n'en est point.
Retombe et recommence !

Empédocle d'Agrigente, 1918.



L'homme Beethoven ne nous apparaît plus d'une seule coulée, comme un héros imaginaire d'un caractère inflexible, forgé d'un métal incorruptible. Il est, comme tous ceux qui vivent, même un héros, l'interminable suite des jours quotidiens, un champ de bataille entre plusieurs hommes de valeur inégale et, l'on pourrait dire, d'espèces différentes. Ce ne serait rien encore, s'il n'était aussi, comme nous tous, aux heures de fatigue et de trahison, un accommodement, un compromis entre ces hommes. Puisqu'il leur faut vivre ensemble, il leur faut bien trouver un *modus vivendi* ! Il leur faut compter avec la vie, qui leur dit : « Adapte-toi ou meurs ! »... Adapte-toi, même toi qui te révoltes ! Adapte-toi aux autres et à toi, aux nécessités de l'existence, de l'heure du monde où tu es né, de la société où tu n'as pas demandé à entrer, et aux fatalités de ta propre nature, dont tu n'as pas choisi la lourde et chaotique hérédité !

L'homme qui, parmi cette confusion humiliante de ses éléments, poursuit tenace son chemin et, malgré tout, inscrit le plus profond, le plus sacré de son être, dans l'œuvre ou dans l'action qui lui survit, ne montre pas moins d'héroïsme, pour être moins pur que celui qu'on avait rêvé. Son héroïsme n'en a que plus de prix : car on sait ce qu'il a coûté.

Beethoven, les Grandes Epoques créatrices,
"le Chant de la résurrection", 1937.

**A QUELLE
HARMONIE
POUVONS-NOUS
PRETENDRE ?**

Table des illustrations

Couverture: Frans Masereel,
Jean-Christophe enfant.
Gravure. Musée de Clamecy.

p.7: Photographie de la mise en scène
du 14 juillet par Gémier,
extraite de trois photographies
Photo-Theâtre. 27x35 cm.
BNF, AS, Fonds Romain Rolland.

p.8: Frans Masereel,
Jean-Christophe enfant.
Gravure. Musée de Clamecy.

p.9: - Affiche pour la représentation des
Loups à la comédie de Provence,
(1957?). 60x40 cm. B.N.F,
Arts du spectacle.
BNF, A.S, Fonds Romain Rolland.
- Walter R. Fuerst. Maquette
de décor pour la représentation
des Loups au Théâtre des
Champs-Élysées. Dessin au fusain.
47x59 cm. BNF, Arts du Spectacle,
Dp 6185.

p.10: Romain Rolland.
Aux peuples assassinés.
BNF, Imp., Fonds Romain Rolland.
Paris : Ollendorff, (1916).
8 p. 26 x 17,5 cm.
Couverture illustrée par Frans
Masereel. Présenté fermé.

p.12: Romain Rolland. La révolte des
machines ou la pensée déchaînée.
Illustration de Frans Masereel.
(1921). Editions du Sablier.

p.13: Frans Masereel.
Portrait de Romain Rolland lisant
l'Humanité au milieu de ses chats.
Encre sur papier. 32 x 24 cm.

p.15: Frans Masereel. Portrait de
Romain Rolland, 1919.
Encre noire, crayon,
estampe sur papier.
255 x 195 mm.
BNF, Estampes,
Fonds Romain Rolland.

p.17: Romain Rolland et Gandhi
à Villeneuve, 9 décembre 1931.
Photographie Rodolphe Schlemmer.
17 x 23 cm.

p.18: D.H. Volz. Portrait de Gandhi.
Bois gravé. 40 x 40 cm.

p.21: Romain Rolland.
La révolte des machines ou
la pensée déchaînée.
Illustration de Frans
Masereel.(1921).
Editions du Sablier.

p.22: Arbre généalogique de
Romain Rolland, établi par
B. de Gauléjac et
dessiné par Melle Senez.
64 x 84 cm. Musée de Clamecy.

p.24: Romain Rolland en URSS.
Romain Rolland parlant à la radio.
Photographie. 30 x 29 cm.

- p.26:** Romain Rolland en URSS. Romain Rolland, Marie Rolland et Gorki. Photographie. 24 x 18 cm.
- p.29:** Gabriel Belot. Portrait de Beethoven. Gravure sur bois, 1927. BNF, Estampes, Fonds Romain Rolland.
- p.30:** Frans Masereel. Melancholia. gravure. 66 x 50 cm.
- p.32:** Frans Masereel . Dialogue de l'auteur avec son ombre. Encre sur papier. 20 x 14 cm. Dessin gravé dans l'édition d'Albin Michel (Paris, 1925-1927), illustré par Frans Masereel.
- p.34:** Roy. Antoinette. Dessin à l'aquarelle et au fusain. 32 x 21 cm. BNF, Estampes, Fonds Romain Rolland.
- p.36:** Frans Masereel. Gravure. 65 x 50 cm.
- p.38:** Photographie de Rome et des environs ayant appartenu à Romain Rolland: Via Appia.
- p.39:** Photographie de Rome et de ses environs ayant appartenu à Romain Rolland: Aquedotti di Claudio sull'Appia nuova suori la Porta S. Giovanni Roma.
- p.40:** Affiche d'un concert donné dans le cadre de l'Association des amis de Romain Rolland en Allemagne par Wilhelm Kempff.
- p.42:** William Hogarth. The Enraged Musician. Gravure. 40 x 64 cm.
- p.43:** Romain Rolland. La révolte des machines ou la pensée déchaînée. Illustration de Frans Masereel. (1921). Editions du Sablier.
- p.45:** Alphonse de Châteaubriant. Dessin. Fusain sur papier. Vézelay, Maison de Romain Rolland.
- p.47:** Romain Rolland. La révolte des machines ou la pensée déchaînée. Illustration de Frans Masereel. (1921). Editions du Sablier.
- p.49:** Diplôme de première communion de Romain Rolland à Clamecy. BNF, Mss.
- p.50:** Affiche pour une conférence de Claudel sur la pensée religieuse de Romain Rolland. Bruxelles, 4 décembre 1948. 85 x 63 cm.
- p.53:** L'Europe de 1870. Carte ayant appartenu à Romain Rolland. 44 x 60 cm.
- p.55:** L'exposition universelle de 1900. Deux vues panoramiques. BNF, Estampes, Qb. mat. 1.
- p.56:** Frans Masereel. Portrait de Romain Rolland à Villeneuve: Romain Rolland de profil à gauche. Porte l'envoi autographe de l'artiste: "A vous Romain Rolland/ Au très cher et grand ami des/ bons et des mauvais jours. au/ grand écrivain! A l'artiste! A l'homme/ unique que vous êtes, avec toute mon admiration, ma foi et ma joie/ Frans Masereel/ Paris 1925". dessin signé FM. Encre noire sur calque. 320 x 200 mm.
- p.57:** Frans Masereel. Portrait de Romain Rolland à Villeneuve: Romain Rolland de profil à droite. Dessin signé F.M. Encre noire et gouache blanche sur papier Ingres. 315 x 240 mm.
- p. 58:** Romain Rolland et Marie Rolland . Photographie. 31 x 24 cm.



L'exposition
a eu lieu du 16 juillet
au 30 octobre 1995.

Le catalogue des pièces exposées
est disponible auprès de
Mme Christine Franconnet,
conservateur en chef au Service des Dons
et de Mme Marie-Laure Prévost
conservateur en chef
au Département des manuscrits
à la Bibliothèque Nationale de France.

Renseignements:
Bibliothèque Nationale de France
58, rue de Richelieu
75002 Paris

Catalogue
Mille Plateaux- Vézelay

textes

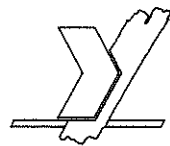
Marie laure Prévost
Christine Franconnet
Yves Jeanneret

conception / réalisation

Isabelle Stassart
Paul Cottin
Gilles Stassart

photogravures / images
Patrick Corona

Impression
CIB - Paris 11ème



CONSEIL GÉNÉRAL
DE L'YONNE